

Aicardiana

2^e série — n° double 22-23 —
15 septembre et 15 décembre 2017
fascicule 2

▪ *Un deuxième recueil poétique*

Dominique AMANN

▪ *L'œuvre de guerre de Jean Aicard*

Dominique AMANN

▪ *Vertige*

Pierre LOTI

▪ *Le Labyrinthe*

Jean AICARD

Aicardiana

2^e série
revue numérique
publiée sur le site Internet www.jean-aicard.com

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**
ISSN 2265-7703

SOMMAIRE du numéro 22-23 *fascicule 2*

<i>Un deuxième recueil poétique.</i> Dominique AMANN	5
<i>L'œuvre de guerre de Jean Aicard.</i> Dominique AMANN	73
<i>Vertige.</i> Pierre LOTI	91
<i>Le Labyrinthe.</i> Jean AICARD	103

UN DEUXIÈME RECUEIL POÉTIQUE

Dominique AMANN

Dans le numéro 21 d'*Aicardiana*¹ consacré à une édition critique des *Jeunes Croyances*, nous avons quitté notre jeune poète au mois de mai 1867, à l'instant où l'éditeur Lemerre mit à la devanture de sa librairie le premier recueil poétique de Jean Aicard.

La presse ayant reconnu, dans le nouvel écrivain qui venait de se manifester, « un jeune talent qui promet », Jean Aicard se trouva ainsi encouragé dans son projet d'une carrière littéraire et, parallèlement à ses études juridiques, il poursuivit sa production. Développant toujours une intense activité créatrice, il ne se fit pas oublier bien longtemps de son lectorat et acheva, au début de l'année 1870, un deuxième recueil poétique, intitulé *Les Rébellions et les Apaisements*, dont les circonstances politiques retardèrent la publication jusqu'en septembre 1871².

¹ *Aicardiana*, 2^e série, n° 21, 15 juin 2017.

² AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, début septembre 1871, in-16, 190 pages. – L'ouvrage est simplement daté « 1871 » sur la page de titre et ne porte qu'un très laconique achevé d'imprimer, ne mentionnant aucune date précise mais seulement le nom de l'imprimeur, Jules Claye.

La genèse du recueil

L'année 1867

Jean Aicard, qui habitait Paris depuis environ le 20 mars 1867, dans un petit appartement loué au numéro 5 de la rue Toullier, proche de la faculté de droit, y demeura pour effectuer la promotion de son premier ouvrage, *Les Jeunes Croyances*, en le distribuant aux journalistes littéraires et à des personnalités opportunément choisies³. Et puis, il avait repris ses études de droit⁴, les cours devant avoir lieu jusqu'à la fin du mois de juillet suivant ; la deuxième année des études juridiques était sanctionnée par le « baccalauréat en droit ».

Le jeune homme était alors bien tourmenté, comme le révèle une longue adressée à Amédée André, lettre non datée mais aisément datable du mois de juin 1867 :

Dimanche⁵.

Mon cher Monsieur André,

Je commence à entrevoir bien nettement toute la sagesse de vos paroles quand vous me recommandez le calme. Je souffre tant de mes agitations ! de mon cœur ardent ! — tout mon élan se brise contre le réel immuable et cela me fait souffrir beaucoup.

³ En ce qui concerne la réception des *Jeunes Croyances*, voir mon article dans *Aicardiana*, 2^e série, n° 21, 15 juin 2017, page 42-45.

⁴ Voir par exemple, aux archives municipales de Toulon, dans le Fonds Jean Aicard, correspondance, la lettre autographe signée écrite par Jean Aicard au grand-père Jacques et à la tante Magdeleine, à la date du 7 juin 1867 : « je travaille, je fais du droit » ; ou bien la lettre du même à Amédée André, datée « 11 juin 67 » où Jean déclare, à propos d'Elzéar Bonnier : « il m'aide à faire du droit ».

⁵ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre autographe signée de Jean Aicard à Amédée André, 4 pages, pièce n° 395-396.

Je marche au travers d'une société qui me déplaît, me dégoûte ; je fais un labeur qui me repousse, et quand je songe à celui vers lequel je suis attiré je me dis avec effroi combien je sais peu ! — aussi je m'affirme que je me livrerai, dès qu'il me sera possible, à d'autres études. La philosophie de jour en jour m'apparaît comme une chose sainte.

En attendant je suis replié sur moi-même, analysant d'instinct chacune de mes paroles, chacune de mes pensées, et j'arrive à des résultats douloureux, j'arrive à trouver que j'ai placé trop haut mes rêves, et à m'assurer qu'il faudra bien me contenter des réalités étroites.

Cette petite lettre qui paraîtrait écrite un peu de but en blanc, n'est que la suite de choses que je vous ai dites là-bas ; c'est ma préoccupation continue ; — je me cherche moi-même, en un mot, et je me trouve presque de tous points en contradictions avec la vie. — Je vous parle de cela avec plaisir, parce que je crois que ces choses vous sont familières et que vous me comprenez bien, et je vous dirai ici ce que de près je n'oserais pas vous dire, c'est que parmi mes tourments c'est, aujourd'hui, vous et Reynaud qui m'apparaissent consolants. Reynaud m'apparaît comme le courage de l'attaque, vous comme le courage de l'acceptation.

Ah ! qu'on paye cher le don de penser !

J'ai peur de m'être mal exprimé. Pardonnez-moi : en somme, voyez-vous, je souffre beaucoup, Monsieur André. J'étais fait plus qu'un autre (car chacun a parfaitement sa nature propre, particulière) j'étais fait pour la famille et le soleil, pour la justice. J'ai Paris, l'opposé de toutes ces grandes choses. Enfin ! — Encore si je triomphe du droit comme c'est mon devoir le plus strict, mon chemin vrai, j'aurai un gros souci de moins.

Répondez-moi un bon mot d'encouragement et permettez

que je vous embrasse — que Jacqueline vous embrasse pour moi. À vous.

Jean Aicard

On le voit, le jeune Parisien était dans une période difficile. D'une part, il était toujours poursuivi par les tourments hérités d'une enfance difficile vécue dans une véritable carence affective. D'autre part, ses études de droit, commencées à Aix et poursuivies à Paris, ne retenaient nullement son intérêt⁶, qui se portait plutôt vers la philosophie : il se sentait attiré vers un « Idéal » qui restait à définir comme un sens à donner à son existence.

Durant son séjour parisien, Jean Aicard observa beaucoup les gens et les mœurs. Il fit quelques connaissances : « J'ai fait la connaissance de M. E. Pelletan, député au corps législatif, et écrivain distingué, célèbre. Il a un fils charmant que je vois souvent. Le Dimanche je vais chez eux. J'y ai dîné dimanche passé. Cela me forme, m'instruit, me prépare à faire mieux. De temps en temps on m'y fait dire des vers. — Depuis que je suis à Paris, que j'ai observé la façon dont on y pense et dont on agit, j'ai gagné beaucoup, sous tous les rapports. Ma vie intellectuelle s'est étendue. J'ai conscience de mon progrès. Je fais beaucoup mieux les vers, et, aux vacances, j'espère vous lire un poème d'assez longue haleine, et supérieur à tout ce que j'ai écrit jusqu'ici.⁷ »

⁶ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre autographe signée de Jean Aicard à Amédée André, non datée mais datable juin-juillet 1867 : « le droit n'est pas plus mon élément que l'eau salée, et je ne serai pas plus un bon chicaneur que je ne suis poisson ! ».

⁷ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre autographe signée de Jean Aicard au grand-père Jacques et à la tante Magdeleine, datée « Paris. Mardi. 9 juillet 67 ».

Il eut également le bonheur de rencontrer Madame Hugo à la première d'*Hernani*⁸ : « M^{me} Victor Hugo est venue à Paris, pour voir jouer une pièce de son mari ; — et on m'a présenté à elle ; je lui ai donné des vers pour qu'elle les remette à son mari !⁹ ».

Enfin, il n'avait pas délaissé la plume et, débutant sa carrière de journaliste, fit parvenir deux articles au *Toulonnais*. Le premier est consacré à la vie théâtrale :

THÉÂTRES DE PARIS¹⁰.

La VIE NOUVELLE, à l'Odéon ; reprise prochaine de HERNANI et de RUY BLAS.

C'est surtout au moment où vers Paris afflue la province qu'il peut ne pas être inutile de parler à la province des théâtres de Paris.

Ces jours-ci vient de paraître à la librairie internationale la *Vie nouvelle* de M. Paul Meurice ; tous les soirs, à l'Odéon, se joue cette œuvre remarquable.

Dans cette pièce, vibrante de force et de générosité, l'auteur nous montre un homme dont l'âme est tuée par le vice, le corps par le poison, revenir peu à peu à la vie physique et à la grande vie morale, sous les yeux, grâce aux soins d'une femme, grâce surtout à l'amour d'une vierge.

Raymond la Bastie, fils d'un peintre renommé, a mené la vie comme les jeux de hasard, à grand orchestre !... Il perd tout :

⁸ *Hernani* était déjà une pièce ancienne de Victor Hugo, créée par la Comédie-Française le 25 février 1830. En 1867, les pièces du célèbre Banni de l'Empire furent à nouveau autorisées sur les théâtres français.

⁹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre autographe signée de Jean Aicard au grand-père Jacques et à la tante Magdeleine, datée « De Paris. 29 Juin 67 ».

¹⁰ *Le Toulonnais*, 33^e année, jeudi 30 mai 1867, page 3, colonnes 1-2.

l'argent et la vie ! — Dans le délire et la terreur il a signé du nom de Paule Vernon, une femme forte, et une forte artiste, une lettre de change. La lettre arrive à Paule... elle paie ! — Or voici qu'éperdu, accourt Raymond : il confesse tout, et désespéré, tombe comme mort, dévoré par le feu du poison qu'il a bu.

Ce premier acte est énergique, — mais il n'est qu'énergique : on ne sent là rien encore de doux. On n'aperçoit encore que les lueurs d'un incendie, non les clartés d'une aurore.

Mais soudain apparaît une enfant. C'est une pauvre petite exilée de l'Italie ; elle a encore ses grands yeux pleins de la lumière natale, et en même temps de l'ombre profonde, vague, rêveuse, des montagnes et de la mer ! — On l'a amenée chez Paule comme modèle.

N'allez pas croire qu'elle arrive là, dans l'atelier de l'artiste, en marchant ; non, elle vole ! Elle entre effarouchée et charmante, frissonnant de tous ses membres, et s'envolant toujours dès qu'on l'approche. Nous voudrions faire une analyse détaillée de quelques scènes de la *Vie nouvelle*, de celle-là, par exemple, où Paule apprivoise l'oiseau craintif, où, en appelant cette enfant : « mon enfant ! » et en lui donnant un baiser, elle touche enfin la petite âme comme un rayon une fleur, et la fait s'épanouir ! — Oh ! les dialogues ravissants ! les phrases, les mots charmants !

Or, Pasqua-Maria supplie Paule de la garder chez elle... On a remarqué avec quelle bonté facile les malheureux prennent chez eux un enfant étranger ; tous les jours se renouvelle la sublime scène des *Pauvres gens* de Victor Hugo. Pour les gens riches, c'est bien une autre affaire ! que de trouble et d'hésitations ! aussi Paule demande-t-elle l'avis de Raymond pour établir sa décision, et, tout naturellement, Raymond lui conseille de ne pas ainsi prendre charge d'âme, mais, quand il voit Pasqua-Maria s'en aller, tremblante, en s'écriant : « Oh ! méchant !

méchant !... tu me plaisais bien, autrement ! » Il se sent ému, il se rappelle qu'un jour son père fit condamner une fenêtre, pour ne point déranger un nid d'hirondelle, — et l'enfant ne partira plus.

Dès lors on suit avec bonheur les progrès du profond amour inconscient de Raymond et de Pasqua-Maria, bien que de là naisse le malheur de Paule, car Paule, irrésistiblement, à mesure qu'elle voyait la *vie nouvelle* éclairer peu à peu le triste visage de Raymond, avait admiré et chéri le fils de ses soins. — Un autre personnage est là, le docteur Rotler : il aime, lui aussi ! il aime la grande artiste, et souffre, cœur chargé d'amertume et de colère !

À côté de ce groupe principal, Dorothée et son fils Ramiche ; le baron Minard, amateur de tableaux à la façon moderne ; Villeras, homme de *négociations* ! (vous eussiez les *affaires* si Villeras n'était, lui aussi, homme moderne !)

C'est une scène piquante et forte, celle où Villeras et Minard, faisant de justes réflexions sur la vie d'aujourd'hui, s'écrient : « nous sommes les consommateurs, nous autres ! nous représentons la dépense, oui, mais où est la recette ? nous sommes la jeunesse qui s'en va, oui, mais où est la jeunesse qui vient ? — Ramiche alors sort de son ombre ; il leur demande s'ils ont vu jamais, le soir, une clarté briller aux fenêtres des cinquièmes ? c'est là que la jeunesse veille, cette jeunesse qu'ils réclament. Le voit-on souvent, lui, aux courses, aux cafés, aux réunions enfin qui sont les leurs ? non ? — eh bien ! c'est qu'il est le travail, c'est qu'il est l'avenir, — et il termine par ce mot simple et grand : « je m'appelle demain ! »

Cependant Raymond qui travaille en secret, courageusement, sans repos, pour se libérer de ses dettes, apprend tout à coup qu'elles sont payées. Par qui ? — l'angoisse et l'anxiété à cette question ressaisissent l'âme du malheureux. On soupçonne, on

affirme que c'est Paule ; ce n'est pas elle ; c'est Rotler à qui le père de Raymond a confié, dans la prévision des prodigalités de son fils, une forte somme ; c'est Rotler qui se tait, dans l'espoir de couper court à un mariage dont il a peur. Mais la Bastie croit que c'est bien Paule, et, comme un damné du Dante, il se débat et se tord dans la *poix hideuse de cet infâme argent*, et dans l'effroi du déshonneur !

« Eh bien ! lui dit Paule, ce que vous pensez, vous, devoir refuser de la part d'une femme, le refuseriez-vous de la part de *votre* femme ? » À ce mot, le trouble de Pasqua-Maria fait comprendre à Paule l'amour de la pauvre enfant, et soudain elle la chasse de sa demeure, tandis que Raymond se range à ses côtés, comme un protecteur généreux.

Durant toute cette scène Mlle Périgond est admirable ; elle a dans le regard des éclairs qui, dit-on, rappellent Mme Dorval. Enfin, au 3^{me} acte chacun a pris une résolution contraire à ses sentiments ; et rien n'est beau à entendre comme le soupir de Pasqua-Maria, répondant, frémissante et pâle à Paule qui lui demande quelle est sa résolution : moi ? je veux retourner à Pourzolet, — et sa voix fléchit, — revoir les montagnes et revoir la mer ! » et sa voix toute éteinte murmure encore à Raymond : « ... Est-ce bien ? » — Mais Paule Vernon comprend tout enfin ; elle confesse avoir été dure et méchante ; elle tend à tous la main ; nul mariage n'a lieu.

Tel est le poème, plein d'art et de vérité. Quel mot plus profond que celui de Raymond affirmant à Pasqua-Maria que c'était elle qui lui avait donné la vie nouvelle parce qu'elle ne lui disait point : *aime-moi ! mais protège-moi !*

Les acteurs interprètent superbement l'ouvrage. Un avis général pourtant, est que Berton Raymond accoutumé aux gestes et au ton que commandent l'épée et le pourpoint crie souvent un peu trop, et paraît assez gauche dans son habit noir. La *vie*

nouvelle fera époque et ne passera point ! — L'interdit qui se fait sur les pièces de Hugo est enfin levé ; on va reprendre bientôt *Hernani* aux Français, *Ruy-Blas* à l'Odéon, c'est une bonne fortune pour la génération nouvelle ; c'est un bonheur.

Si les jeunes hommes comme Villeras et Minard de la *Vie nouvelle* apparaissent, indolents, et indifférents à la grande voix du Poète, les travailleurs sortiront de leur ombre, et le maître aura pour lui l'enthousiasme des amants du Beau, du Bien, de la Vérité, de la Justice, de la Liberté, — ceux qui s'appellent *Demain* !

JEAN AICARD.

Le second article présente principalement la deuxième édition, entièrement refondue, des *Droits de l'homme*, d'Eugène Pelletan :

BIBLIOGRAPHIE ¹¹

LES DROITS DE L'HOMME.

M. Pelletan est poète comme Michelet. Je vois en lui un sculpteur inspiré, tête fière, œil ardent, qui, en face d'un bloc d'argile, façonne puissamment son idée, et, d'un coup de pouce hardi et superbe, fait jaillir les faisceaux d'éclairs des poings serrés d'un Jupiter.

C'est qu'il est le prophète de la lumière qui tue le mal et fait éclore le bien ! il appelle la Liberté ; il dédie au peuple de Paris son livre des *Droits de l'Homme* ; il est sympathique et terrible ; sa voix a l'éclat du *clairon de l'abîme* ; on sent qu'une âme passe ; qu'une conviction fervente vibre ; on est transporté, subjugué ; on admire ; on aime !

On aime ! — Voilà le vrai but, aimer ! faire aimer ! c'est la plus grande gloire d'un homme, la plus belle action qu'il puisse

¹¹ *Le Toulonnais*, 33^e année, samedi 22 juin 1867, page 3.

accomplir, la plus utile. Tout est dans l'amour. L'amour est la destinée de l'humanité. La radieuse parole de Jésus, celle à laquelle se dérobe encore le monde, c'est : « Aimez-vous les uns les autres ! » L'amour serait le sceau de toutes les libertés, la sanction de tous les droits ; — il est la vérité, la paix, l'avenir !

Le style de M. Pelletan, vif, incisif, ferme, tout mouvementé d'images, est plein de la poésie auguste des Prophètes. Ce qu'il ne dit point, ce que nulle langue humaine ne saurait traduire, certaines sensations intimes, il les fait comprendre par ce qu'il dit.

Défenseur des Droits de l'Homme, ces choses sacrées et si souvent profanées, il a de grands dédains et de grandes pitiés ; de la colère et de l'indignation ! il fait toucher du doigt les réalités poignantes ; il les dépeint d'une effrayante manière ; il déchire les voiles, il met à nu les plaies ; il n'est pas de ceux qui admettent qu'on détourne le front des misères de peur d'en avoir pitié, la pitié étant une souffrance.

Nous avons de M. Pelletan un petit livre appelé : *Décadence de la Monarchie française*. Là, l'échafaudage inouï de la royauté nous est montré ayant au faite le roi-soleil, grandi par la perruque et par les talons ! — Le siècle de Louis XIV nous apparaît sous son vrai jour, noir de crimes de toute sorte, sali de débauches ; — puis, lorsque, rapidement, sont passés devant nous les rois qui vinrent ensuite, nous voyons l'édifice vaciller, pencher et s'écrouler à grand fracas. Ce merveilleux livre a toutes les qualités de celui que nous tenons en main. La même marée de vérités, de preuves, d'affirmations, nous prend, nous roule, nous jette sur la terre ferme et féconde.

C'est l'œil fixé sur les Tuileries, un soir, à l'heure où le calme de l'obscurité fait voir plus claires les idées, que l'hymne des *Droits de l'Homme* a chanté dans l'âme de leur défenseur.

Le chapitre premier s'appelle *Despotisme* ; le monstre y est vaillamment combattu et victorieusement. Ah ! vous dites : je

mange bien, je bois bien, je dors bien et tranquille, donc je suis libre ! en vérité, vous oubliez « qu'assurément le despotisme voudrait donner la prospérité matérielle à une nation pour la distraire de la Liberté ! » Même quand le livre avance un fait déjà bien connu, il étonne et frappe par sa manière de l'énoncer. Le chapitre *La raison d'État*, cette divinité voilée, cette Isis étrange, est l'histoire d'un chevalier de fortune que le sabre fait arriver à l'apogée de la puissance, et que le sabre y maintient — Napoléon.

Rien de beau comme cette histoire simplement racontée, où enfin tombe de son piédestal la statue de la force brutale, si facilement adorée par les multitudes, sous quelque forme qu'elle se présente, et où l'âme immortelle a sa revanche dans cet aveu de l'Empereur : « j'admire l'impuissance de la force à la longue ; le sabre est toujours battu par l'esprit ! »

Plus loin, dans un des plus magnifiques passages, le *Droit de Guerre*, nous retrouvons Napoléon « voulant jouir au clair de lune d'une victoire qu'il vient de gagner » ; il prend le bras de Sault, et va ! Tout est sombre, tout est douloureux, tout est cadavres ; Napoléon passe indifférent à travers le charnier, puis il aperçoit une ambulance ; les infirmiers y balaient bras et jambes coupés et les entassent en bûcher, — car on doit brûler cette chair humaine avant le jour... écoutez ! « pour épargner une émotion trop vive à la sensibilité de l'armée ! » Et Napoléon, pâle, tremblant, dit à Sault d'une voix étranglée : « Une ferme ! et deux mille livres de rente ! » Ô insensés ! ceux qui te préparent de tels cris d'angoisse !

Avant d'arriver là, nous traversons, entre autres chapitres, celui de *La Liberté de la Presse*... Si le journal ne peut exprimer son opinion franche et nette, — comment le député du pays représenté par le journal peut-il se mettre au courant de la situation d'esprit des hommes dont il doit expliquer et défendre

le sentiment ? et le pouvoir qui ne trace pas de limite où meurt le droit et commence l'avertissement, est comparé à un sphinx assis à l'entrée du journal et dictant à l'écrivain : « Devine ou je te dévore ! »

Liberté de conscience ! Liberté de culte ! Liberté d'examen ! où êtes-vous ? je vous cherche et ne vous trouve point ? quoi ! il y a une religion qui prend le nom de *religion d'état* parce qu'elle est celle du plus grand nombre ! quoi ! l'état paie l'église ! paie le temple ! paie la synagogue ! paie l'opéra, chanteurs et danseuses ! n'y aurait-il que ces *religions-là* au monde ? — Non ! — Mais alors, pourquoi ne pas donner à toutes, *droits d'entrée* ? — Voudriez-vous que nous rémunérions tous les prêtres de toutes les religions ? — Non ! mais aucun prêtre d'aucune religion ! Voyez l'Amérique : les croyants y soutiennent eux-mêmes le culte de leurs croyances ; si j'ai abandonné la religion du plus grand nombre, si, plein du sentiment religieux, je ne vois cependant aucune forme de religion qui me convienne, que deviendrais-je ? Philosophe, libre penseur, j'ai le droit de l'être ! mais apôtre de ma philosophie, de ma libre pensée, en ai-je bien sûrement le droit — Me voilà donc réduit à ne parler à peu près qu'à moi de mes inspirations, or, comment arriver tout seul, à la vérité ? c'est du choc des discussions que jaillit cette étincelle !

Nous ne voudrions pas finir de parler du livre de M. Pelletan ; qu'on le lise plutôt ! on sera comme nous enthousiasmé. On en reviendra de la clarté plein les yeux ; cela fait souffrir, mais quel devoir, quelle action bonne ne font pas souffrir ? — Après de pareilles lectures, on comprend la solidarité sainte, car on a vu un homme se débattre contre toutes ces misères de toute l'humanité, pleurer avec les mères, saigner avec les blessés, s'indigner contre les despotes déchus, râler sur le hideux cheval de l'inquisition, remplacée aujourd'hui, en somme, par

l'intolérance, — *inquisition désarmée*, — pleurer dans ce lieu abominable appelé *dépôt* où l'on reçoit en consignation « toute la balayure humaine, toute l'ordure vivante de la population de Paris » qui demande, après tout, un bain d'eau pure, non de fange !

Donc, périsse la gloire immonde des haines et des guerres ! vive la gloire du travail, de tous les travailleurs conviés enfin à la fête de l'Égalité ! — jetez l'instruction dans la tête de ces hommes au bras fort, et ces mains d'ouvriers joyeux, de paysans sublimes, ne tiendront plus que l'outil de fer qui donne la vie, non le fer qui donne la mort !

N'ayons tous, peuples, que des armées pour nous défendre, et nul n'attaquera !

Que ce soit là le *couronnement de l'édifice* ! AIMONS-NOUS ! Écoutons la voix de Camille Desmoulins qui retentit dans ce livre des *Droits de l'Homme* ! — Elle dit :

« Après notre mort, nous fûmes tous jetés, nous autres hommes de la Révolution, plus ou moins coupables de ses fureurs ou de ses défaillances, sur une planète vacillante, qui flottait comme une barque en dehors de l'harmonie de l'attraction.

« Cet enfer vagabond, porté sur un tourbillon de l'espace, n'était éclairé que par les rayons crépusculaires d'une lune sanglante ; Barnave était là ; Robespierre était là ; Marat y était ; Vergniaud, Danton, Barbaroux, Saint-Just, tous y étaient ; j'y étais aussi.

« Tu aurais dit les hommes du Dante ! sais-tu quel était notre supplice ? *Continuer à nous haïr !...* »

Après les émotions fortes de la pensée juste et libre qui ne s'exprime hélas ! que parce qu'elle a à côté d'elle l'injustice et le servage, il est hon, il est utile d'entrer dans les virginales émotions du printemps.

M. André Theuriet, le poète de la *Revue des deux mondes*, veut nous entraîner au *Chemin des bois* ; suivez-le ; vous n'aurez

point à le regretter, et, le premier pas fait, ne reculerez certes plus !

Tous ces vers sont tressés de rayons, de fleurs, de parfums. Le même frisson charmant qui pénètre le cœur lorsqu'on traverse les campagnes, au temps des feuilles nouvelles, on l'éprouve en parcourant ces frais sentiers semés de violettes et de véroniques. Enivré de senteurs, le poète n'oublie pourtant pas que des malheureux souffrent, et tel chant de ces poèmes — *les Araignées*. — nous montre, tristes, penchés sur leur métier, la brodeuse et le tisserand, privés, eux, de fleurs et de soleil ! — Tandis que la nature, impassible dans son immortalité, crée sans cesse de belles choses, l'homme court à des actions perverses ! le poète alors nous rappelle à la nature et au devoir sacrés ! c'est le but qu'a su atteindre M. Theuriet, qu'il soit heureux ! *Son œuvre est bon* ! Plusieurs de ces pièces sont parfaites. Lisez *la chanson du Vannier*, un chef-d'œuvre, — *Portrait, champ de bataille* où jaillissent des vers comme ceux-ci :

C'est une âpre mêlée où l'on ne sent plus vivre
Un seul des grands instincts que l'homme a dans le cœur.
L'âme entière a sombré ! la bête humaine est ivre !

Paris, juin 1867.

Jean AICARD.

La production poétique ne fut pas délaissée durant ce séjour parisien : notamment, les poèmes « Prométhée enchaîné », « La grand-route », « L'aloès¹² », « Tantalides¹³ » et « Caria-

¹² Ce poème, dont on trouve des ébauches totalement raturées et illisibles dans le recueil inédit *Hommes et Choses*, a été publié par *L'Écho du Var* dans son édition du 3 mai 1868.

¹³ Poème publié dans *Le Propagateur du Var*, année 1868, pages 659-660.

¹⁴ Ce poème, daté « Paris, juillet 1867 » parut dans : *Tribune artistique et littéraire du Midi*, 11^e année, octobre 1867, page 77 ; *Le Mousse*, 2^e année,

tides¹⁴ » furent achevés, que l'on retrouvera dans *Les Rébellions et les Apaisements*.

En confirmant à Amédée André son prochain retour en Provence, Jean Aicard put, pour la première fois, lui faire état de ses progrès et de l'apaisement de son esprit :

Paris. 17 Juillet 67¹⁵.

Voici, mon cher Monsieur André, que je vais retourner bientôt à Toulon. — grâce à vous ! J'y vais retourner tranquille, heureux presque. Avant d'arriver je veux vous dire un merci chaleureux que vous comprendrez mieux peut-être quand je vous aurai serré la main. — j'ai beaucoup gagné en ces quatre mois à Paris. Mon cœur a souffert (il souffrira toujours,) mon esprit a souffert aussi, mais s'est agrandi.

J'ai vu de plus près tout et j'ai ou plus admiré ou plus dédaigné selon que j'ai vu le Bien, le Beau — le laid ou le mal.

J'ai publié un petit livre qui m'a signalé à l'attention de gens lettrés, des gens de cœur.

On m'a rangé dans la catégorie de ceux dont on attend quelque chose, et je sens quelques yeux fixés sur moi, je crois.

Je vous dirai de vive voix bien des choses que j'ai apprises, et il me serait doux de vous voir satisfait du progrès que je crois avoir accompli... je compte bien que mon retard en droit n'est qu'apparent, comme celui de la première année, et depuis quelques jours je me sonde plus particulièrement. Voulant marcher, je me demande ce dont j'ai besoin. J'ai besoin d'un vrai repos, sans préoccupation.

n° 10, 30 novembre 1867, page 3 ; *Almanach historique, biographique et littéraire de la Provence*, année 1868, pages 43-44 ; *L'Écho du Var*, 4^e année, n° 105, dimanche 19 janvier 1868, page 2, colonnes 1-2 (poème signé par erreur : Frank).

¹⁵ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre autographe signée de Jean Aicard à Amédée André, 4 pages, pièce n° 389-390.

Pour la première fois, j'espère l'avoir. En somme, depuis que j'ai un peu de raison jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à dix neuf ans, j'ai vécu dans ces troubles utiles, quoique affreux, utiles à faire une âme forte, belle même, — mais je me crois venu au moment où la fatigue tuerait la force. Il y a cependant un côté dont j'ai peur... au reste, je pourrai bientôt parler de tout cela avec vous qui vous êtes nommé mon ami. —

À bientôt, donc ! — je vous presse la main, tout à vous dévoué,

Jean Aicard

Ses études de droit ayant été quelque peu délaissées, Jean Aicard renvoya le passage de son examen de fin d'année à la rentrée suivante ; le 25 juillet, il fit une petite visite aux Michelet¹⁶ et il arriva aux *Lauriers* dans les premiers jours d'août. La bonne Jacqueline lui avait préparé une chambre¹⁷ et son premier grand séjour à la campagne d'Amédée André s'annonçait sous les meilleurs auspices.

L'esprit libre et serein, notre écrivain se mit au travail avec ardeur et acheva dix poèmes : « Je suis républicain¹⁸ », « Les étoiles¹⁹ », « Les nuages ce soir²⁰ », « Insomnie²¹ » (août 1867), « La maison est assise » (lundi 23 septembre 1867), « À mon

¹⁶ MICHELET (Jules), *Journal, tome III (1861-1867)*, page 511.

¹⁷ La maison des *Lauriers* offre, à l'étage, quatre chambres : deux grandes avec cabinet de toilette donnant sur le parc, occupées par Amédée et Jacqueline ; et deux plus petites donnant sur la façade opposée.

¹⁸ Poème titré « Mauvais sentiment » et daté « 26 août 1867 » dans le recueil inédit *Aimer-Penser*.

¹⁹ Poème daté « 28 août 1867 » dans le recueil inédit *Aimer-Penser*.

²⁰ Poème daté « 29 août 1867 » dans le recueil inédit *Aimer-Penser*.

²¹ On trouve également ce poème dans le recueil inédit *Aimer-Penser*.

mépris²² », « L'ombre » (septembre 1867)²³, « Miserere » (vendredi 1^{er} novembre 1867)²⁴, « Je connais un ravin » (Toulon 1867) et « Soleil couchant » (La Garde 1867)²⁵. Neuf d'entre eux trouveront place dans *Les Rébellions et les Apaisements*²⁶ ; en les ajoutant aux cinq poèmes parisiens cités plus haut, ainsi qu'aux vers « Le cœur de l'enfant c'est la source inexplorée » simplement datés « 1867 », on constate que le futur recueil était ainsi déjà bien mis en chantier.

Les travaux littéraires de ce séjour gardéen comprennent encore la délicieuse bluette *Jacqueline*²⁷, ainsi qu'une pièce inédite et non jouée, *L'Amour est mort. Vive l'amour !*²⁸, comédie en un acte et en vers.

²² Poème daté « 26 septembre 1867 » dans le recueil inédit *Aimer-Penser*.

²³ Le recueil inédit *Aimer-Penser* contient la première version de ce poème, non titrée mais datée « Jacques Laurier. Septembre 67 ». Une deuxième version, améliorée, fut publiée dans *Le Parnasse contemporain*, volume II, pages 253-254, sous le titre « La nuit » ; on la retrouve quasiment identique pour le texte mais avec une ponctuation retravaillée et sous le titre « L'ombre » dans *Les Rébellions et les Apaisements*.

²⁴ Ébauche sans titre et non daté dans le recueil inédit *Hommes et Choses*. Poème copié non daté dans le recueil inédit *Aimer-Penser*.

²⁵ Non daté dans le recueil inédit *Aimer-Penser*.

²⁶ Le poème « La maison est assise » est resté inédit ; on le trouve dans le recueil *Aimer-Penser* et je l'ai publié dans *Aicardiana*, 2^e série, n° 18, 15 septembre 216, pages 16-17.

²⁷ Prose connue par un unique manuscrit que j'ai découvert dans le fonds de M. William Dailey à Los Angeles et que j'ai publiée dans AICARD (Jean), *Contes et récits de Provence*, Textes choisis, commentés et annotés par Dominique Amann, Marseille, éditions Gaussen, 2010, in-8°, 14 × 22 cm, 206 pages.

²⁸ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits XI », pièce n° 351, manuscrit non autographe, belle mise au net, cahier de 84 pages dont seules les pages de droite sont écrites. — Des brouillons et états intermédiaires dans les cartons 1 S 34, pièces n° 293 et 305, sous les titres *Par monts et par vaux* et *Chassé-croisé*.

Jean Aicard quitta la Provence vers la mi-novembre. Il se rendit à Paris avec l'intention d'y passer son examen²⁹, mais renvoya encore une nouvelle fois cette épreuve³⁰.

L'année 1868

Jean Aicard débuta l'année à Paris, tout absorbé par ses études juridiques : « J'étudie mon examen de droit que je passerai du 20 au 24 février, — et tout de suite après, si je suis reçu, je partirai pour aller vous embrasser tous. L'approche de cet examen me tourmente beaucoup. Vous savez à quel point cette étude m'ennuie ; du soir au matin j'en suis préoccupé, et je n'ai pas de temps à moi ; je suis esclave de ces livres maudits, et ma mémoire est si obstruée que j'en suis à me demander si je vous ai écrit vers le milieu de ce mois ?³¹ »

Cette période de sa vie est très mal connue car les pièces d'archives font grand défaut. J'ai trouvé trace d'un article publié par *Le Toulonnais*³² et qui présente un nouveau recueil poétique de Léon Laurent-Pichat, *Avant le jour* :

²⁹ Cf., aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, la lettre autographe signée de Jacqueline au grand-père Jacques et à la tante Magdeleine en date du mardi 26 novembre 1867 : « Votre fils est à Paris, triste de nous avoir quittés, mais fort. — Il va passer au plus vite son examen et viendra nous embrasser après. »

³⁰ Cf., aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, la lettre autographe signée de Jacqueline au grand-père Jacques et à la tante Magdeleine en date du mardi 31 décembre 1867 : « J'ai lieu d'espérer que Jean ne perd pas de vue la promesse qu'il nous a faite, de passer son examen en février, et de venir nous embrasser après ».

³¹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre autographe signée de Jean Aicard au grand-père Jacques et à la tante Magdeleine, datée « Paris. 30 janvier 68 ».

³² *Le Toulonnais*, jeudi 7 mai 1868, « Bibliographie », page 3, colonnes 1-2.

AVANT LE JOUR

Poésies par L. LAURENT PICHAT, 1 fort vol. in-18. 3 francs.

Lemerre, Passage Choiseul, 47, Paris.

Monsieur L. Laurent-Pichat, qu'on sait un homme de courage, (*rara avis !* un homme honnête !) et qui va bientôt se constituer prisonnier pour cette raison, — M. L. Laurent-Pichat vient de publier un volume de vers et un volume de prose. Ce volume de vers a pour titre expressif : AVANT LE JOUR ; c'est de celui-ci que nous voulons dire un mot.

Dans ce livre, un certain nombre de vers ont été remplacés par des lignes de points ; ces vers ont paru redoutables ; l'imprimeur en a demandé la suppression ; le public évidemment y perd de fortes pensées, très bien exprimées ; quelque jour, quand on ne rognera plus les ailes de la pensée tout en lui disant : vole ! nous aurons là, paraît-il, de belles choses à admirer.

Citons quelques-unes des pièces du livre :

Armée permanente est une forte esquisse de la vie d'un soldat de la République insensiblement devenu soldat de l'empereur. Cet homme, qui combattit honnêtement à cette époque où, pour les donner à la patrie,

..... les femmes enceintes
Auraient souhaité d'avoir leurs enfants,

cet homme devint bandit d'une bande conquérante :

Il aima le père, et le fils, et l'aigle !

Il envahit les foyers de l'étranger, au mépris de la justice ; à la suite du chef, il se rua sur le droit, le mutilant à coups de crosse, et c'est une sombre histoire que la sienne, depuis le jour où, à Valmy, Robert fit son premier coup de feu, jusqu'au jour où, à Leipzig, ému un instant d'avoir tué *un de ces gamins roses* qui défendaient en héros leur liberté, il chasse tout à coup l'émotion de son cœur en s'écriant :

Mais... chacun pour soi ! tant pis si l'on crève !
Vive l'Empereur ! sacré nom de Dieu !

Rien n'aurait su mieux dire la métamorphose horrible (ce mot n'est pas déclamatoire) des citoyens de la France en soldats de l'empire.

Le *Prix du sang* est une *cène* où le poète montre à Léonard de Vinci :

Hommes tout chamarrés, femmes en falbalas,
Des convives dorés, verts, rouges, écarlates,
Les Hérodes assis à côté des Pilates...

Il ajoute :

Et si tu demandais pourquoi le Christ n'a pas
Sa place, et quel sera son rôle à ce repas,
On te rirait au nez : c'est Judas qui l'emporte !
Jésus tient compagnie à Lazare, — à la porte !

Je ne résiste pas au désir de citer deux vers superbes qui, dans le *Confesseur*, peignent l'issue d'une bataille de Russes à Polonais :

C'est fait ; la neige tombe et la lutte est finie ;
On ne verra plus rien ce soir ; tout sera blanc !

— *Chant d'hymen* est un gracieux épithalame que murmure le flot de la mer à une frégate charmante.

Le *Peuple Lear* est une des pièces où manquent quelques lignes ; le poète, en vers de dix pieds incisifs, nerveux, y parle au pauvre peuple insensé, et le comparant à ce roi de Shakespeare qui partage ses biens entre ses deux filles, Gonerille et Régane, reniant Cordélie, la seule aimante, la seule dévouée :

N'as-tu pas, dis-moi, deux filles aussi
Comme ce vieillard aux tempes blanchies ;

Une république et deux monarchies ?

C'est une grande idée d'avoir mis cette signification dans le personnage du drame anglais, et cela tire les larmes des yeux, de songer que ce pauvre peuple, souverain déchu, a fait cette faute de méconnaître l'amour de Cordélie, et qu'il est maintenant « *radotant de rage et fou de colère*, » et qu'en proie au vent de la lande, désarmé, trahi, il pleure suivi seulement de son fidèle bouffon, de son fou de cour (folie, c'est sagesse, bonté, dévouement) aussi tressaille-t-on à ce cri du poète :

Fugitif et seul, vaincu de torpeur,
(Les désespérés, hélas ! en ont peur !)
Si tu dois périr en pleine folie,
Après avoir vu mourir Cordélie,
Je reste, — et je veux, pauvre peuple Lear,
Être un de tes fous, pour t'ensevelir !

Cela est simple et grand ; — et qu'on se rappelle que ce mot n'est pas un banal effet de rhétorique ; c'est le cri du cœur d'un homme fidèle aux gloires tombées...

Poète ! le peuple ne saurait mourir ; la raison lui reviendra, et la vie. Vous aurez cette gloire et cette joie d'y avoir aidé.

Voici la dernière strophe de *Halte en marchant* :

La liberté m'a fait une trempe énergique ;
Elle m'a dit tout bas qu'un jour je la verrais
Dans sa gloire. — J'attends. — Rien qu'à son cri magique,
Si j'étais mort, je crois que je me lèverais !

En réponse à une belle poésie, grave et doucement éplorée, où M. Charles Alexandre dit le cygne fuyant les villes avec mépris pour se cacher aux solitudes ; en réponse à cette strophe :

À son silence il se résigne,
Ce réprouvé, loin des élus ;
Le poète est frère du cygne,
Et le cygne ne chante plus !

M. Laurent-Pichat s'écrie : « soit ! *le cygne a bien fait*, mais il est pour les charniers certains oiseaux épurateurs, et de même il est des poètes résignés à la satire des hontes humaines :

Fuir, c'est accorder un pardon tacite,
Certains dédains sont des complicités !...
Voyez Juvénal et voyez Tacite,
Les poètes noirs, laveurs de cités !

La dernière pièce du volume, intitulée comme lui : *Avant le jour*, nous montre, à Pavie, sur une haute tour, Didier, le roi Lombard, et Oger regardant au loin si Charlemagne, le terrible empereur, n'avance point.

« Le voici ! » s'écrie Didier. — « *Ce n'est que l'avant-garde ; attendez, dit Oger.*

Et Didier : « le voici ! » — « Pas encore ! » dit Oger.
Didier reprend :
Pour cette fois, c'est lui que je vois apparaître,
Parmi ces clercs : l'épée et la croix vont d'accord
Au milieu des abbés, voyez donc ce grand prêtre ;
C'est lui ! — non ! c'est Turpin, dit Oger ; pas encore !
Didier pâlit de peur. « Sire, ayez bon courage,
Dit Oger, et laissez passer. Si vous voyez
Les épis tressaillir comme sous un orage,
Le Tessin et le Pô reculer effrayés !...

Alors ce sera lui !... on comprend la légende : le poète veille aussi, lui, sur un sommet, et il attend ; et quelques-uns lui disent :

..... La liberté s'approche ;
Lorsque vous la verrez venir, montrez-la nous !
N'est-ce pas elle, là, qu'une armée accompagne ?...
J'ai répondu : ce n'est que la gloire ! attendez !

« — Ah ! la voici ! » — « Non ! » — « C'est elle, cette fois ! »
— « Non ! non ! »

Mais où donc ?... disent-ils. — Attendez, répondis-je ;
Quand vous verrez le droit impassible régnant,
Les prêtres frissonner en face du prodige,
Et prédire la fin du monde en se signant...

Alors, ce sera elle ! — Nous ne nous résumerons pas ; c'est inutile ; ou plutôt nous le ferons en un seul mot, déjà compris :
« Cet homme est fort ; ce livre est fort ; lisez ce livre. » Il est plein d'une grande âme.

C'est toute la péroration de cet article fait de citations.
Paris, 1^{er} mai 1868.

JEAN AICARD.

Une lettre de Jacqueline du 13 mai indique que son frère poursuivait ses études : « J'ai reçu, il y a peu de temps, des nouvelles de Jean, il se porte bien de corps et d'esprit ; il me paraît plus courageux. Son ami Elzéar Ortolan, m'a aussi écrit, et me dit que Jean s'est mis à étudier son droit.³³ »

En mai 1868, Jean termina un long poème intitulé « Vers amoureux »³⁴. En juin, il acheva sa partie de *Faust*, traduction

³³ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre autographe signée de Jacqueline au grand-père Jacques et à la tante Magdeleine.

³⁴ Poème publié par *L'Écho du Var*, 5^e année, n° 229, dimanche 18 septembre 1868, page 1, colonnes 1-4 ; et que j'ai reproduit dans *Aicardiana*, 2^e série, n° 20, 15 mars 2017, pages 115-120.

écrite en collaboration avec Elzéar Bonnier : « J'ai entrepris et presque achevé *pour ma part* une traduction du *Faust* de Goethe, en vers, destinée au théâtre de l'Odéon. Je fais cela en collaboration avec un ami.³⁵ » Et les archives de l'écrivain offrent encore vingt-deux poèmes finalisés à Paris : « Le bois » (juin 1868), « Eaux dormantes » (juin 1868)³⁶, « Sculpteur, je n'aurais pas fait ta statue, ô femme » (Paris, juillet 1868)³⁷ ; ainsi que « Le sommeil », « Aquarium », « Les premiers jours », « Le printemps », « La Méditerranée³⁸ », « Prométhée foudroyé³⁹ »,

³⁵ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre autographe signée de Jean Aicard au grand-père Jacques et à la tante Magdeleine, non datée mais aisément datable du début juin 1868. — Jean Aicard, au début de ses études à Paris, avait décidé, notamment sur les conseils de Léon Laurent-Pichat qui l'invitait à étudier la littérature germanique, d'apprendre l'allemand. Ses progrès avaient probablement été rapides et il s'enhardit à réaliser une traduction du *Faust* de Goethe, en collaboration avec Elzéar Bonnier-Ortolan. La traduction et la mise en vers étaient achevées au début mai 1869, quand Jean Aicard quitta Paris pour un séjour en Provence : la pièce comptait alors cinq actes en dix tableaux (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 19, n° 7, chemise « Jean Aicard & Elzéar Bonnier. Faust – traduction en vers »). Elzéar présenta la pièce au comité de lecture de la Comédie-Française : dans sa séance du jeudi 13 mai 1869, il la reçut « à correction » avec privilège d'une seconde lecture. Cette décision était attendue car la Comédie-Française n'était guère familière des traductions – qui étaient plutôt l'apanage de l'Odéon – et avait, à ce moment-là, un important répertoire à produire. La pièce fut ensuite reçue par le Vaudeville en août de la même année... puis par le Théâtre des Nations en décembre 1882... mais ne vit jamais les feux de la rampe et n'eut jamais les honneurs de la publication.

³⁶ Ces deux poèmes, « Le bois » et « Eaux dormantes » sont mentionnés, dans le recueil *Les Rébellions et les Apaisements*, avoir été écrits à La Garde : erreur car, à cette époque, Jean était bien à Paris.

³⁷ Ce poème, que l'on trouve dans le recueil inédit *Vieux vers et vieille prose*, a été publié par *L'Écho du Var*, 5^e année, n° 251, dimanche 21 février 1869, page 3, colonne 4, où il est faussement intitulé « Sonnet » car ses quatre strophes sont formées chacune de quatre vers. Je l'ai reproduit dans *Aicardiana*, 2^e série, n° 20, 15 mars 2017, page 120-121.

³⁸ Poème publié dans *Le Parnasse contemporain*, volume II, pages 251-252.

³⁹ Poème publié dans la *Tribune artistique et littéraire du Midi*, 12^e année, n° 10, avril 1869, pages 139-141.

« À mon grand-père », « À la muse », « Enterré vivant », « Les petits bateaux⁴⁰ », « L'âme⁴¹ », « J'ai suivi du regard⁴² », « Dans ton âme⁴³ », « Bibliographie », « La femme que j'aurais voulue », « Je glissai d'un air innocent », « Je m'épris d'une étoile », « Celle que j'aime est une étoile », « Je t'aime doucement », simplement datés « Paris, 1868 ». On retrouvera la presque totalité de ces poèmes dans *Les Rébellions et les Apaisements*.

Cette importante activité créatrice se fit au détriment des études juridiques et, alors qu'en Provence toute la famille attendait le retour d'un « bachelier en droit », Jean déclara une nouvelle fois forfait : « Voici : je recule devant mon examen. J'y suis décidé. Un échec est possible. J'ai travaillé, mais un échec est possible. J'aime mieux, beaucoup mieux passer dans 3 mois, quand je serai sûr de moi, absolument sûr. Dans 3 mois, je serai sûr de moi, — et je passerai avec calme. M^r Ortolan m'a converti à cette idée de finir mon droit, et de le finir bien, — et je veux le finir ainsi. — j'aurais trop souffert d'être refusé demain. J'ai travaillé : je sais beaucoup de choses, — mais pas assez.⁴⁴ »

Il se mit en route aussitôt et arriva à La Garde le mercredi 12 août... sans le parchemin tant espéré... et avec une maladie alors

⁴⁰ On trouve ce poème dans le recueil inédit *Mes vers d'enfant*, page 39, non daté. Il a été publié ensuite dans *L'Écho du Var*, 5^e année, n° 236, dimanche 1^{er} novembre 1868, page 3, colonne 3.

⁴¹ Poème publié dans *Le Parnasse contemporain*, volume II, page 252.

⁴² Poème publié dans *Le Parnasse contemporain*, volume II, page 253, sous le titre « Vol d'hirondelle ».

⁴³ Voir les deux manuscrits autographes conservés par les archives municipales de Toulon, dans le Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIII » et carton 1 S 37, dossier « Manuscrits XVII ».

⁴⁴ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre autographe signée de Jean Aicard à Jacqueline, datée seulement « Lundi » soit, d'après le contexte, le 10 août 1868.

redoutable : la « petite vérole » (*variola minor*), ou variole, maladie infectieuse se traduisant par des éruptions pustuleuses laissant des cicatrices indélébiles ; pour masquer celles du visage, le jeune homme porta dorénavant la barbe.

Il resta aux *Lauriers* jusqu'à la fin de l'année et y développa une intense activité. Outre deux articles donnés au *Toulonnais*⁴⁵, notre écrivain produisit plusieurs poèmes : « Comme un bon forgeron » (La Garde septembre 1868)⁴⁶, « Il était laid » (Toulon, décembre 1868)⁴⁷ ; ainsi que « Je ne sais rien » (La Garde 1868), « Les scaphandres » (Toulon, 1868)⁴⁸, « Hérarnat-el-Hamad » (Toulon, 1868), « C'est une impression » (La Garde, 1868), « Les sentiers » (La Garde, Colle-Noire, 1868), que l'on retrouvera dans *Les Rébellions et les Apaisements*.

Et, avant la fin de l'année, Jean Aicard fit parvenir à l'académie du Var son poème « Sur un champ de bataille » pour participer au concours de poésie organisé par cette société en 1868⁴⁹. Les poèmes reçus furent évalués par une commission qui rendit ses conclusions le 1^{er} février 1869 et attribua le premier prix à notre écrivain.

La production de 1868 comprend encore quatre poèmes, simplement datés « 1868 » et que l'auteur publia dans *Les Rébellions et les Apaisements* : « Rosée », « Vent du large », « Je t'aime dès longtemps », « Vers arabes ».

⁴⁵ « La Provence, un tableau de M. François Lauret » (*Le Toulonnais*, mardi 6 octobre 1868, page 3, colonne 2) et « Nécrologie. François Lauret » (*Le Toulonnais*, samedi 21 novembre 1868, page 2, colonnes 1-2).

⁴⁶ Poème inédit, connu par deux manuscrits des Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard : carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIII » et carton 1 S 37, dossier « Manuscrits XVII ».

⁴⁷ Poème inédit, connu par un manuscrit des Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 40, chemise rouge n° 413.

⁴⁸ Deux ébauches dans le recueil inédit *Hommes et Choses*.

⁴⁹ Long poème que j'ai publié dans *Aicardiana*, n° 3, août 2013, pages 63-70.

L'année 1869

Jean Aicard débuta l'année 1869 en Provence, où il produisit deux poèmes, « Dès que l'aube » (Toulon, 20 janvier 1869)⁵⁰ et « Les proues » (Toulon, 22 janvier 1869) qu'il ajoutera au recueil en préparation.

Il s'en fut ensuite à Paris, où il rendit visite à Jules Michelet le lundi 22 février.

Sa maladie de l'été précédent l'ayant empêché de passer son baccalauréat en droit, Jean mit un terme à ces études auxquelles il s'était accroché sans passion.

Désormais journaliste accrédité, il fit parvenir avec régularité à la presse marseillaise plusieurs articles. On trouve ainsi, dans *Le Marseillais*, rubrique « Choses parisiennes », une chronique de la vie théâtrale, littéraire et artistique⁵¹ ; et dans le *Phare de Marseille*, sous divers titres, des échos de la vie littéraire et artistique⁵². On trouve également un article publié par *Le Nouvelliste*⁵³ et un autre dans *Le Progrès du Var*⁵⁴.

Il composa également un acte en vers, *Pierrot fragile*⁵⁵. Cette œuvre de jeunesse exploite à nouveau le thème des relations

⁵⁰ Poème que l'on trouve sous le titre « Le matin » dans le recueil inédit *Aimer-Penser*.

⁵¹ Voir les livraisons des samedi 27 février 1869, dimanche 7 mars 1869, dimanche 4 avril 1869, dimanche 18 avril 1869, dimanche 25 avril 1869, dimanche 2 mai 1869, dimanche 16 mai 1869. — Liste non exhaustive car je l'ai établie d'après les coupures conservées aux archives de Toulon.

⁵² Voir les livraisons des samedi 10 avril 1869, jeudi 15 avril 1869, vendredi 16 avril 1869. — Cette liste n'est peut-être pas exhaustive car je l'ai établie d'après les coupures conservées dans le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon.

⁵³ Livraison du mercredi 5 mai 1869.

⁵⁴ Livraison du vendredi 28 mai 1869.

⁵⁵ Cette comédie en un acte et en vers, alors intitulée *Pierrot fragile*, fut reçue par le Vaudeville en août 1869, mais n'y fut point représentée. Répé-

amoureuses de Pierrot, Colombine et Arlequin : déguisé en médecin, Arlequin persuade Pierrot qu'il est en cristal ; de crainte de se briser, Pierrot repousse Colombine qui se précipitait pour l'embrasser ; blessée de ce refus, Colombine bastonne Pierrot pour lui montrer qu'il n'est pas de verre et file avec Arlequin en chantant la délicieuse barcarolle « Vogue, vogue la galère » !

Et notre jeune Parisien n'oublia pas la poésie. Sept poèmes sont datés « Paris 1869 », qui entreront dans le recueil *Les Rébellions et les Apaisements* : « C'est une chose solennelle⁵⁶ », « L'aspiration⁵⁷ », « Les profondeurs », « Le Poète », « Les cimetières », « La falaise hautaine », « L'île inconnue ».

Vers la fin juillet, Jean Aicard quitta Paris pour la Provence, où il termina l'année. Ayant retrouvé la quiétude de la vie provinciale, loin de toute agitation, il s'adonna à la poésie. Onze poèmes, simplement datés « Toulon, 1869 », rejoindront le recueil *Les Rébellions et les Apaisements* : « Le silence éternel⁵⁸ », « Chant d'oiseau », « Le lion en cage », « La mer⁵⁹ », « J'ai marché ce matin⁶⁰ », « Les derniers jours », « La fantaisie⁶¹ »,

tée pendant plusieurs semaines, vers 1875, elle sombra dans l'oubli. Elle fut finalement représentée pour la première fois le 21 février 1903 dans une soirée de l'École normale supérieure, sous le nouveau titre *Le Pierrot de cristal*, avec une musique de Camille Saint-Saëns pour la barcarolle finale.

⁵⁶ Poème publié sans date dans le recueil inédit *Aimer-Penser*.

⁵⁷ Poème publié sans date dans *Le Parnasse contemporain*, volume II, pages 254-256.

⁵⁸ Poème publié dans la *Tribune artistique et littéraire du Midi*, 1868-1869, 12^e volume, pages 101-103.

⁵⁹ On trouve ce poème dans le recueil inédit *Aimer-Penser*.

⁶⁰ On trouve ce poème dans le recueil inédit *Aimer-Penser*.

⁶¹ Poème publié dans *Le Carillon, journal artistique et littéraire*, n° 12, dimanche 16 janvier 1870.

« Il me dit », « Les vieux vaisseaux⁶² », « Un retour », « Don Juan⁶³ ».

Au cours de l'année 1869, Jean Aicard a également donné deux poèmes, « La mer » et « Les deux lions », non datés, et qui ne sont connus que par leur publication⁶⁴.

On trouve enfin, dans les archives de l'écrivain, deux actes inédits et non joués :

— *Un voyage à Cythère* : comédie en un acte en vers, proposée au Vaudeville en août 1869⁶⁵ ;

— *Le Labyrinthe* : un acte en prose, dix-huit scènes, connu par un unique manuscrit⁶⁶. La pièce met en scène Jeanne, jeune veuve vivant chez son père, courtisée par Mario et son jeune camarade Laurent.

⁶² Poème publié dans *Le Parnasse français contemporain*, Marseille, Clappier, 1869, 1^{re} livraison, page 11 ; et *Le Carillon, journal artistique et littéraire*, n° 8, dimanche 19 décembre 1869.

⁶³ Poème publié dans *Le Carillon, journal artistique et littéraire*, n° 10, dimanche 2 janvier 1870.

⁶⁴ Le poème « La mer », différent du poème identiquement titré dans les *Apaisements*, publié dans BURTY (Philippe), *Sonnets et eaux fortes*, 1/ Paris, A. Lemerre, 1869, in-folio. Et le poème « Les deux lions », publié dans un périodique non mentionné et dont les coupures se trouvent aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 44, agenda n° 2, pages 50-51.

⁶⁵ Voir, par exemple, *Le Gaulois*, n° 414, lundi 23 août 1869, page 3, colonne 5 ; et *Le Progrès du Var*, n° 72, mercredi 1^{er} septembre 1869, page 2, colonne 5. — Le titre de cette pièce, dont aucun manuscrit n'est conservé, est connu seulement par une simple mention dans le « rapport de la Commission chargée par la Société académique d'examiner les titres de M. Jean Aicard » (cf. *L'Écho du Var*, n° 301, dimanche 6 février 1870, « Variétés »).

⁶⁶ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 19, dossier « Ms 16 », manuscrit non autographe, cahier de 36 pages. Très belle mise au net avec quelques indications de mise en scène et des corrections à la plume ou au crayon. Le manuscrit est daté à la fin : « (1869) année où j'ai paru dans la Revue nationale ».

Un bel article signé « Lazare Patrie » – pseudonyme de Victor Piétra – décrit bien le jeune Jean Aicard en cette fin de l'année 1869 :

Jean AICARD ⁶⁷

Le poète est un artiste : c'est un désintéressé : c'est l'homme qui marche devant, sans regarder aux écus parsemés sur la route, sans se laisser prendre aux œillades de la fortune, cette Laïs séduisante — il faut en convenir — mais d'accointance mortelle.

Le poète, c'est le clairon qui sonne la charge au pas gymnastique sans se préoccuper de ceux qui font halte pour remplir leur sac.

Arrière donc, vous qui n'avez pris la poésie que comme un marchepied pour arriver à la fortune et aux emplois, d'autres diraient aux honneurs.

La foule a toujours écouté la voix des poètes, et ceux qui ne l'ont pas élevée pour la moraliser sont des coupables.

À bon entendeur, salut.

*

Jean Aicard est né à Toulon le 4 février 1848 ; par des circonstances — indépendantes de la volonté du bébé — il a reçu le baptême en même temps que la seconde république naissante... sous les arbres de la liberté.

À ce moment, son père adressait au nouveau-né une pièce de vers dont voici trois strophes :

J'ignore où crèvera l'orage
Si nos bords seront envahis !
Puisse éclater ce noir nuage
Sans déraciner mon pays.

⁶⁷ *Le Carillon, journal artistique et littéraire*, 1^{re} année, n° 9, dimanche 26 décembre 1869, « Silhouettes toulonnaises », page 1, colonne 3, et suite page 2, colonnes 1 à 3.

Enfant, s'il écrase ma tête
Le ciel te protège ! et sur l'eau,
Dans l'ombre, au fort de la tempête
Puisse surnager ton berceau.

Et si ma force t'est ravie,
Sûr ou non de la vérité,
Adore ces dieux de ma vie :
Patrie, honneur, sincérité.

Jean Aicard a les aspirations généreuses de l'époque.

Son père, Jean-François-Mathias Aicard était de la grande race des érudits ; mais il était pauvre. Il a collaboré à *Patria* et à *Un million de faits* ; il y a écrit les travaux incontestablement les plus remarquables, sur les beaux-arts et la littérature.

Pierre Leroux et Jean Raynaud le comptent aussi au petit nombre des collaborateurs de *l'Encyclopédie nouvelle* : c'était quelque chose ! Et à ce titre M. Pierre Larousse lui devait une place dans son gros dictionnaire.

Il y inscrira tant de noms dont nous n'aurons que faire et dont peut-être lui seul a entendu parler !

Le croiriez-vous ? M. Larousse n'a pas encore trouvé l'occasion — et il en est à son 4^e volume — de citer un seul vers de ce pauvre Hégésippe Moreau.

Faut-il payer la place ? Qu'on le dise !

Jean Aicard père est mort en 1853 ; son fils avait à peine cinq ans. Ne croyez pas maintenant à *l'éducation antérieure*.

*

Nommé boursier, en 1857, après l'examen de rigueur, le jeune Jean Aicard fut placé au Lycée de Macon. Mais quoique le terroir lui fût propice, à lui que la muse avait touché dans son berceau — Mâcon ! Lamartine ! — il ne put s'y acclimater. Le mal du pays le força de retourner en Provence.

Dès Mâcon, il alignait des vers qui avaient peu de tête et point de queue ; dès lors ses camarades l'appelaient en riant : *le poète !*

En 1859, il entra au Lycée de Nîmes ; « sentait-il quelque chose là ! » comme disait André Chénier. Qu'Homère revienne parmi nous : ses professeurs le puniraient peut-être de commettre des vers et déchireraient son *Iliade*.

C'est pourquoi le jeune Aicard qui rimait malgré vent et marée, malgré proviseur et maîtres d'étude, était taxé d'élève fort intelligent, il fallait en convenir, mais d'une indépendance indisciplinée et fatale ! — Ô influence de l'astre de 48 !

Un curieux détail : il remportait chaque année le prix de gymnastique. Ne parlons pas des autres, celui-là est pour nous le seul intéressant.

En 1862, il fait son apparition avec l'*Orphelin* et des stances sur la mort de Reboul, le poète de Nîmes. Si je ne suis pas brouillé avec mes souvenirs, ce fut le *Moucheron* — un rude d'alors — et dont j'aurai occasion de parler à propos de la silhouette de Julien Noble, qui lui donna la première hospitalité.

*

Jean Aicard quitta le Lycée en 1865. En ce temps il abandonna sa forme enfantine, le rythme s'accroît, la pensée se dégage, et le voilà, à 18 ans, collaborant à la *Tribune artistique du Midi*, au *Progrès*, à l'*Écho*, au *Propagateur du Var*, et à l'excellente publication de Gueydon, l'*Almanach de Provence*.

Au commencement de 1867, tout plein d'illusions, il part pour Paris, non pour y vivre de ses poésies, mais pour y faire son droit. Mais que c'est aride le droit, pour une jeune intelligence ! Il s'y fit très peu avocat ; il s'y confirma poète.

Heureusement qu'il n'en a point rapporté cette triste pensée d'Hégésippe Moreau :

..... Paris, sol plus aride
Au malheur suppliant que les rocs de Tauride !

Déjà il nous envoie son premier volume : *Les Jeunes Croyances*, dont la plupart des pièces sont datées de Nîmes.

Le voilà révélé : le *Phare de la Loire*, par la voix honnête et forte de cet excellent citoyen Laurent Pichat — ce défenseur né des poètes — le *Siècle*, le *Figaro*, l'*Indépendance Belge* par l'organe de Louis Ulbach — le vaillant sonneur de la *Cloche* — les journaux de Marseille, de Toulon... et d'ailleurs, l'applaudissent et le prennent pour une espérance. Louis Veuillot l'honore d'une sottise : *tu Ponsardus eris !*

Michelet le caresse, Mme Victor Hugo l'encourage, Autran le comble ; tous se disputent le parrainage ; c'est à qui des plus illustres lui donnera la main pour monter la galère des lettres.

Il est tout de suite en plein cénacle de poètes ; ce groupe des jeunes vaillants — et ils sont vaillants et forts à Paris et il en sortira d'illustres — chantons déjà pour notre compatriote, le chant de la gloire.

Voyez plutôt ce triolet : c'est le portrait du jeune homme que la petite vérole a voulu défigurer, mais sans y réussir : la beauté primitive a vaincu le mal ; la poésie, la laideur.

LE JEUNE AICARD À PARIS

Le jeune Aicard est dans nos murs :
Toulon nous a donné sa perle ;
Tapons gaiement sur nos fémurs :
Le jeune Aicard est dans nos murs.
Pour lui tous les succès sont mûrs ;
Parmi ces claqueurs pas un merle !
Le jeune Aicard est dans nos murs :
Toulon nous a donné sa perle !

On le sent tout frais débarqué
À ses candeurs provinciales ;
À le voir passer sur le quai

On le sent tout frais débarqué ;
 Tout le beau sexe en est toqué
 Et rêves choses nuptiales...
 On le sent tout frais débarqué
 À ses candeurs provinciales.

C'est un petit animal brun,
 Brun comme ses sœurs les cigales,
 Gesticulant comme Colbrun,
 C'est un petit animal brun.
 Avec ses vers pleins de parfum
 Mère Toulon, tu te régales,
 C'est un petit animal brun
 Brun comme ses sœurs les cigales.

Précoce comme les fruits verts,
 C'est un Pic de la Mirandole !
 Sur les albums il met des vers...
 Précoces comme les fruits verts.
 Il fait honneur, enfant pervers,
 Au pays de la farandole.
 Précoco comme les fruits verts
 C'est un Pic de la Mirandole !

Ce triolet est signé : Léon Valade.

*

Entre temps, que de choses jetées aux quatre coins du pays !
 Charpentier lui donne l'entrée à sa *Revue Nationale*, où Musset
 a publié des vers et des proverbes.

La société Académique du Var le couronne pour sa belle compo-
 sition : *Sur un champ de bataille*, où le jeune lauréat fait parler
 à la façon des maîtres, le génie de la paix et le génie de la guerre
 — s'il y a un génie de la guerre :

LE GÉNIE DE LA GUERRE

Ces hommes qui menaient tristement, la charrue,
 J'en ai fait des soldats luisants et galonnés !
 La foule sur leurs pas se pressait dans la rue...
 Ils sont morts en héros ! Sonnez, clairons sonnez.

LE GÉNIE DE LA PAIX

Quand ils jetaient leurs blés aux sillons à mains pleines,
 Qui leur eût dit qu'un jour, eux, si doux et si forts,
 Cadavres égorgés, tomberaient dans les plaines
 Et feraient aux sillons un engrais de leurs corps.

Je voudrais tout citer.

Voilà pour tout ce que connaît le public. Les intimes en sa-
 vent bien davantage.

Jean Aicard a écrit en collaboration, avec M. Pierre Elzéar,
 une traduction du *Faust* de Goethe reçue à correction aux
 Français, et qu'il est question de jouer sur une de nos grandes
 scènes de Paris.

Les journaux annonçaient dernièrement la réception, au
Vaudeville, d'un acte en vers de notre jeune poète.

Le Théâtre du Gymnase de Marseille, va donner bientôt un
 autre acte en vers, que je connais, et auquel je réserve de fiers
 applaudissements.

Un prospectus de l'éditeur Alphonse Lemerre nous annonce
 que dans le *Parnasse Contemporain*, en cours de publication,
 Jean Aicard aura sa place. Il nous annonce encore (pour paraître
 prochainement) un nouveau volume de vers de notre compa-
 triote, avec le double titre de *Les Rebellions et les Apaisements*.

*

Nous attendons ce volume avec impatience. Ceux qui en
 connaissent des pages savent combien la forme en est solide et
 dégagée de la première effervescence poétique, combien la

pensée en est mûre et grave, et pourtant combien l'élan en est ardent et primesautier.

Ce volume paraît sortir de tout parti pris d'école et de forme : Jean Aicard y est tout-à-fait lui. Ce livre assurera définitivement sa réputation : c'est mûr comme un travail d'homme, c'est étincelant comme une inspiration de jeunesse.

*

Le *Faust* que j'ai récemment entendu dans une réunion assez nombreuse, a enthousiasmé tout l'auditoire.

Ah ! que je regrette que mon pauvre pays soit si arriéré en matière de conférences ! Je supplierais Jean Aicard de se dévouer un soir pour lire lui-même son œuvre. Quelle révélation ! C'est alors que Toulon connaîtrait son vrai poète.

*

Au moment où je terminais ces lignes écrites à bâtons rompus, j'apprends que la Société académique du Var désire appeler Aicard dans son sein. Cette démarche l'honore !

Lazare PATRIE.

Les années 1870 et 1871

Jean Aicard a passé toute l'année 1870 en Provence.

Le mercredi 5 janvier 1870, il fut admis comme membre de la Société académique du Var et prononça son discours de réception le mercredi 26 janvier suivant⁶⁸. Dans l'intervalle, le théâtre du Gymnase marseillais créa, le 18 janvier, son acte *Au clair de la lune*.

Le 24 février, il acheva deux poèmes, « Liberté » et « à Satan » et les inclut dans le recueil à paraître. Dans le même temps, il termina également quatre autres poèmes pour le recueil, sim-

⁶⁸ Voir *Aicardiana*, n° 3, août 2013.

plement datés « 1870 » : « Le pirate⁶⁹ », « L'onde », « Apaisement », « Épilogue ».

J'ai trouvé la première mention explicite du nouveau recueil, *Les Rébellions et les Apaisements*, dans l'article de Victor Piétra cité ci-dessus⁷⁰.

En mars 1870, le recueil était achevé : les poèmes avaient été choisis dans la production des années 1867-1870, mis en ordre dans les deux parties et le manuscrit avait été envoyé à Alphonse Lemerre. Dans une lettre du 12 juillet 1870, cet éditeur annonce que « le papier est acheté et payé », que l'impression a commencé et que le nouveau volume ne sera mis en vente qu' « au mois d'octobre, car la saison est on ne peut plus mauvaise »⁷¹.

Mais la politique en décida autrement : le 19 juillet 1870, la France entra en guerre contre l'Allemagne. La capitulation à Sedan le 2 septembre suivant provoqua la chute du Second Empire et la proclamation de la Troisième République le 4 septembre : les nouvelles autorités décrétèrent la poursuite de la guerre mais durent signer l'armistice le 26 janvier 1871. Une commune insurrectionnelle se mit en place dans la Capitale,

⁶⁹ Poème publié dans *Le Carillon, journal artistique et littéraire*, 2^e année, n° 19, dimanche 20 mars 1870, page 2, colonne 2.

⁷⁰ Voir également le compte-rendu de la séance de l'académie du Var tenue le mercredi 2 mars 1870 : « M^r Aicard fait la lecture de quatre poésies qui feront partie d'un volume actuellement sous presse et qui aura pour titre : *Les rébellions*. Les titres de ces poésies sont : *les Proues, à la Mer, un retour, les cimetières*. Cette lecture a fait à la société le plus grand plaisir et leur publication ne peut que lui faire beaucoup d'honneur. » (Académie du Var, archives, procès-verbaux des séances, registre n° 3 1866-1874, page 89).

⁷¹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre autographe signée d'Alphonse Lemerre à Jean Aicard en date du mardi 12 juillet 1870.

qui ne fut écrasée que le 28 mai par les troupes restées fidèles au gouvernement replié à Versailles.

Alphonse Lemerre ne se manifesta donc qu'en juin 1871 et sa lettre montre que l'ouvrage était bien peu avancé : « Pour terminer votre volume, il faut que j'achète du papier & les dix mois horribles que nous venons de passer ont mis ma caisse à sec. Pouvez-vous m'envoyer deux cents francs ? De toute façon nous ne pourrions paraître pour la fin de ce mois, car l'atelier de Claye est encore bien incomplet. J'ai demandé hier que l'on m'envoie des épreuves nouvelles de ce qui est composé.⁷² »

L'ouvrage parut finalement au début du mois de septembre 1871.

Le contenu de l'ouvrage

Composé de soixante-douze poèmes remplissant cent quatre-vingt-dix pages, ce deuxième recueil marque une évolution majeure chez notre poète. Il ne s'agit plus du livret d'un débutant mais d'un ouvrage dense et riche.

Le titre double – *Les Rébellions* ET *les Apaisements* – annonce un recueil en deux parties, en l'occurrence opposées.

Dans la première, le poète célèbre les combats livrés par l'Intelligence contre l'aveugle et implacable Destin – la *Moïρα* des Grecs ou le *Fatum* des Latins. Il chante ainsi la Terre informe émergeant progressivement du noir chaos primitif, la végétation attirée par la lumière, les ébauches de la pensée ; il admire Prométhée enchaîné défiant Jupiter ; il cherche à décrypter l'harmonie universelle, à percer le Silence éternel, à vaincre les ténèbres et les angoisses, à analyser le mystère de la

⁷² Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre autographe signée d'Alphonse Lemerre à Jean Aicard en date du mercredi 14 juin 1871, pièce n° 93.

mort. Il prend en haine l'humanité sottise et stupide, hypocrite et impure, la grand-route monotone et poussiéreuse image du monde des hommes. Il plaint les esclaves et les persécutés mais il magnifie les scaphandriers qui étendent le règne humain jusque sous les eaux, les conquérants, les rebelles fiers de leur délivrance... et même jusqu'à l'orgueil de Satan !

La seconde partie est d'une tonalité fort différente.

Dédiée à Jacqueline, elle recense tout ce qui apporte la sérénité : la confiance simple du grand-père en la Providence, la Muse consolante, l'harmonieux silence, la vie de l'étang, l'amoureuse, le soleil vivifiant, l'envol de l'Âme et la liberté des oiseaux, l'onde rafraîchissante, le vent du large, les vaisseaux à la recherche de nouveaux mondes, les étoiles et la fantaisie, l'Amour.

Seuls deux poèmes ne sont pas datés ; pour ceux qui ne sont datés que par l'année, il est aisé d'affiner la date de leur composition par la mention du lieu car notre poète fut très peu mobile durant les années d'écriture de ce livre.

Les poèmes de la première partie : les Rébellions

Le recueil est ouvert par un quatrain disposé en épigraphe dont Victor Hugo – qui avait été un des premiers servis – loua le troisième vers :

Altwies-près-Mondorf 18^{7bre} 1871

J'ai tout reçu, la lettre et le livre, cher poète, vous êtes une âme douce et haute, et vous avez traduit votre âme dans ce pathétique livre à deux versants, *Rebellions et Apaisements*. Vous méritiez de faire ce beau et profond vers qui résume toute la famille des poètes :

Les inspirés du Beau, les indignés du Mal.

Vous êtes indigné parce que vous êtes inspiré. Je crois, au rebours

de mon grand Juvénal, que c'est l'inspiration qui fait l'indignation. Les cœurs médiocres ignorent les grandes colères.

J'ai lu votre livre, si riche en émotions vraies puissamment dites ; je le relirai. Je le porterai à Paris où je vais rentrer, moins applaudi que l'an passé, mais plus fier. Oui, j'ai bien fait ; je le sais. Vous le savez aussi, vous, noble poète, grand cœur. Vous sentez bien, vous tous, généreux esprits, que je suis avec vous et que ma vieillesse fraternise avec votre jeunesse. Je porte le drapeau, et les coups sont pour moi ; mais la gloire est pour vous.

Je vous serre la main, et je vous envoie mon applaudissement le plus ému et le plus cordial, cher poète.

Victor Hugo ⁷³

44 La section « Rébellions » regroupe trente-cinq poèmes qui me paraissent aborder successivement plusieurs thématiques traitant du couple soumission-révolte dans une optique nettement politique d'opposition de deux castes : tyrans-esclaves, divinité-humanité. L'idée sous-jacente est que le Dominant, installé dans sa suffisance, finit toujours par être supplanté par le Dominé, animé par son orgueil et son désir de connaître.

Les douze premiers poèmes relèvent d'une inspiration grecque. Jean Aicard, qui a retiré de ses études au lycée une grande culture classique, marche dans les pas des premiers philosophes de l'Antiquité dont Platon a synthétisé l'enseignement.

I. « Les premiers jours ». – Onze quatrains d'alexandrins alternant rimes masculines et féminines (*mfmf*). – Ce poème liminaire fait référence à un état archaïque de la religion grecque,

⁷³ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre autographe signée de Victor Hugo à Jean Aicard, 2 pages, pièce n° 11. Lettre écrite du Luxembourg, d'où Hugo s'apprêtait à revenir en France.

celui d'un panthéisme divinisant toutes les forces de la Nature, et dont la cosmogonie imaginait un monde informe rempli de matière brute, le *χάος* (*chaos*), dont les forces aveugles se combinaient progressivement jusqu'à former un monde parfaitement organisé, le *κόσμος* (*cosmos*), dans lequel « des ébauches de la pensée étaient écloses ». Saisi par une vision très personnelle, le poète imagine, dans les trois derniers quatrains, un chaos devenant intelligent et pressentant déjà la révolte des hommes futurs contre les dieux !

II. « Les sentiers ». – Quatorze quatrains d'octosyllabes aux rimes alternativement féminines et masculines (*fmfm*). – Les sentiers mènent partout : aux rêves ou à l'action, au bruit ou au silence, sur la haute cime ou au bord des mers. On y rencontre toute sorte de gens : libertins, mendiants, artistes, passants, touristes, animaux. On y traverse des paysages variés. Mais le poète préfère les sentiers encore inconnus, ceux qu'il doit ouvrir avec effort parmi les taillis épais et qui, seuls, mènent à l'Idéal.

45 III. « Prométhée enchaîné ». – Neuf quatrains d'alexandrins aux rimes alternées (*fmfm*). – Prométhée est enchaîné au rocher et un aigle vient chaque jour lui manger le cœur. Alors qu'il est environné par l'horreur de son destin, la nuit, le froid, les millions de regards qui le défient, lui, le héros humain, se met à penser : il sait qu'il percera un jour le secret de la mécanique de l'Univers ⁷⁴, qu'il ravira le feu sacré et qu'il défiera les dieux ; il sait que, déjà, « Jupiter n'est plus le maître » !

IV. « Le poète ». – Sonnet d'alexandrins, dont la forme est très classique : quatrains aux rimes embrassées ABBA (*fmmf*) et tercets utilisant trois autres rimes CCD EDE (*mmf mfm*). – Dans une inspiration ici encore très grecque, le poète, contemplant

⁷⁴ Pour Platon, la connaissance ultime est celle de la structure de l'Univers, perçue dans la mécanique des astres et analysée selon des rapports de nombres.

le spectacle de la nature, cherche à comprendre « l'harmonie éternelle » c'est-à-dire la structure de l'Univers⁷⁵. Quant aux « nombres incertains » évoqués ici, il s'agit du rythme fondamental qui anime l'Univers : le cycle nyctéméral, la succession des marées, les rythmes biologiques. Et, en prenant conscience qu'il comprend l'ordre des choses, le poète se sent égal aux dieux qui l'ont créé.

V. « Le silence éternel ». – Treize quatrains hétérométriques (6, 6, 2, 6 pieds) aux rimes alternées (*fmfm*). – Ce poème a été inspiré à son auteur par un médaillon, *Le Silence*, réalisé en 1842 par le sculpteur Auguste Préault pour l'ornementation de la tombe de Jacob Roblès au cimetière parisien du Père-Lachaise : il représente, profondément creusé dans la pierre, une figure funèbre appuyant son index droit sur ses lèvres pour les clore. Le poète y voit une tête blême, suant la fièvre, d'une pâleur morne, un froid génie chargé de taire « ce que l'on voudrait savoir », et que seul l'artiste a osé regarder et reproduire.

VI. « Les étoiles ». – Petit poème formé de deux quatrains d'alexandrins aux rimes embrassées (*mffm*). – Le poète a décrypté le mystère antique : il voit la mécanique céleste mais son mouvement lui paraît « stupide et machinal ». Ici, le poète, en critiquant l'œuvre des dieux, commence à se sentir supérieur à eux et, fantaisie de jeune homme, il sent que les astres eux-mêmes, peut-être lassés d'être pris dans un mouvement uniforme, « ont cligné leurs yeux d'intelligence » !

VII. « L'ombre ». – Strophe de dix-huit alexandrins aux rimes plates (*ffmm...*). – Le crépuscule, en estompant le contour des

⁷⁵ Le mot grec *ἁρμονία* (*harmonia*) ne signifie pas « harmonie » dans le sens que ce mot a aujourd'hui dans la langue française, terme dont la polysémie est attestée par le fait qu'il a produit deux adjectifs : « harmonieux » et « harmonique ». Dans l'antiquité, le terme *harmonia* désigne, *a minima*, un assemblage particulièrement soigné et réussi d'éléments spécifiquement préparés à cet effet : elle consiste donc en principes d'ordre et d'organisation,

objets, transforme le réel en un monde mystérieux : des formes étranges apparaissent et des esprits semblent les habiter. Seul l'homme est un élément stable qui échappe aux fantasmagories.

VIII. « Insomnie ». – Dizain d'alexandrins aux rimes plates (*mmff...*). – Le poète persévère dans une vision grecque d'un Univers au mouvement éternel uniforme générant un lourd bourdonnement. L'homme, dont l'esprit est mobile et curieux, en est fatigué.

IX. « Le sommeil ». – Strophe unique formée de trente-deux alexandrins aux rimes plates (*ffmm...*). – Dans la clarté du soleil, l'homme, sentant « son âme en feu mêlée au jour », éprouve la joie enivrante d'être l'égal d'un dieu ; mais la nuit sinistre efface ce bonheur de « la claire extase » et l'implacable sommeil rend l'âme « esclave du corps » ! Le poète me paraît évoquer ici « l'anatomie de l'âme » décrite par Platon dans laquelle l'élément supérieur et de nature divine (le λογιστικὸν) doit voisiner avec un élément très somatisé et aveugle, réservoir des instincts et des pulsions (l'ἐπιθυμητικὸν).

X. « Aquarium ». – Formé de six quatrains d'alexandrins aux rimes alternées (*fmfm*), ce poème montre des poissons et mollusques aux formes étranges, enfermés dans une prison de verre dont ils heurtent sans cesse les parois pour eux invisibles et dont les lèvres muettes semblent vouloir dire « un mot qui ne peut pas sortir ». Ils sont l'image des pensées lamentables et impuissantes de l'esprit humain, enfermé lui aussi dans une vision confuse et butant sans fin sur « l'immuable problème ».

et s'oppose ainsi au chaos qui est désordre ou désorganisation. À un niveau plus élevé, l'*harmonia* nécessite la *συμμετρία* (*summétria*) – qu'il ne faut surtout pas traduire « symétrie » – c'est-à-dire la commensurabilité des éléments qui la forment exprimée par un langage mathématique. Au niveau le plus élevé de l'*harmonia*, cette commensurabilité s'exprime par des rapports mathématiques seuls aptes à expliciter un ordre, à rendre intelligible une structure complexe comme, par exemple, celle de la mécanique céleste.

XI. « Je ne sais rien ». – Deux quintils d'alexandrins aux rimes alternées (*mfmff et mfmfm*). – Il développe le thème de l'opposition d'un monde lumineux mais éphémère et d'un monde ténébreux obsédant jusqu'à empêcher la prière, c'est-à-dire le dialogue avec la divinité. L'homme doit s'opposer à un dieu despote qui ne fait pousser que « les ronces et l'ivraie », c'est-à-dire le désordre, en ordonnant l'espace et en produisant sa subsistance.

XII. « Il me dit : J'ai le cœur très fatigué ». – Strophe de seize alexandrins aux rimes plates (*mmff..*). – Las du banal et de l'uniformité, l'homme préfère le soleil, la vie, le mouvement spontané, la fantaisie, l'inattendu. Mais, dans ce poème de transition, son mépris des esprits lourds lui fait aussi parfois désirer le tombeau !

48 Dans les sept poèmes suivants, le jeune écrivain, qui n'a pas totalement liquidé les traumatismes hérités d'une enfance sans famille et sans affection, retrouve des sensations passées. Ses vieux démons resurgissent : l'homme qui rêve d'égaliser les dieux est aussi un être de chair et de faiblesse, de souffrance et de désespoir.

XIII. « Ô terreur des pensers dérégés ». – Strophe de vingt-quatre alexandrins aux rimes plates (*mmff..*). – Le poète revient ici à une thématique forte des *Jeunes Croyances*, celle de la dépression : accablé par les luttes de chaque instant, vaincu par une adversité implacable, dégoûté de tout et sans amour, le jeune homme appelle comme une délivrance la nuit noire du tombeau.

XIV. « Je suis républicain ». – Quarante-quatre alexandrins aux rimes plates (*mmff..*). – Républicain, le poète est révolté par l'Ancien Régime où des rois avides de richesse et de gloire pouvaient accabler un peuple de vilains asservis à la glèbe. Il

aspire à un monde nouveau où le progrès et la science rendraient les hommes égaux, où l'esprit libéré de sa servitude pourrait s'élever vers l'Idéal. Mais, en contemplant une humanité de sots et d'effrontés, de riches et de pauvres hères, de savants et d'ignares, de bourgeois au ventre rond platement satisfaits de leur bêtise, il en vient paradoxalement à regretter le temps de la chevalerie où des preux croyant à la patrie et à l'honneur pouvaient distribuer des coups de plat d'épée aux roturiers à l'esprit épais absorbés par leurs petites affaires quotidiennes.

XV. « À mon mépris ». – Petit poème de quatre quatrains de décasyllabes aux rimes alternées *fmfm*, sauf pour le dernier qui présente la succession *mfmf*. – Regrettant peut-être sa sévérité du poème précédent, l'auteur adopte un ton plus badin : son mépris devient « charmant », c'est un petit dieu mutin invité à taquiner les bourgeois et les sous-préfets !

XVI. « Je t'aime dès longtemps ». – Sonnet d'alexandrins de la forme la plus classique ABBA ABBA CCD EDE (*mffm mffm ffm fmf*). – Quoique lassé d'attendre un amour qui ne vient pas, le poète préfère renoncer car il refuse malgré tout de se livrer à une « courtisane mièvre » ou une « femme impure ».

XVII. « C'est une chose solennelle ». – Treize quatrains d'octosyllabes aux rimes alternées *fmfm*. – Le poète se dit prisonnier d'un amour impossible : il est dédaigné de la femme mais ne peut s'empêcher de songer à elle.

XVIII. « Enterré vivant ». – Douze quatrains d'octosyllabes aux rimes alternées *mfmf*. – Vision macabre d'un homme qu'on enterre vivant, comme on renonce à un amour impossible.

XIX. « Le printemps ». – Douze quatrains d'octosyllabes aux rimes alternées *mfmf*. – Le poète hait le printemps trompeur : il semble revêtir la nature de couleurs et de vie mais il ne peut faire oublier les deuils et les regrets, les désespérances et les larmes.

Vient ensuite la description de quelques situations pathétiques où l'on ne peut rien espérer...

XX. « La grand-route ». – Dans ces huit quatrains le poète revient à l'alexandrin en alternant rimes masculines et rimes féminines. – Il décrit la grand-route, monotone, banale, aride, vulgaire, où l'on ne fait que passer sans laisser de trace.

XXI. « L'aloès ». – Quatorze quatrains d'alexandrins alternant rimes féminines et rimes masculines décrivent le « farouche aloès », insensible, avorton du chaos, plante grise d'où soudain jaillit une hampe florale « comme l'Idée après la Révolution ». Il est l'image du peuple asservi, de l'humanité accablée par des « flatteurs brodés d'or », mais qui s'apprêtent à faire triompher les plus nobles idéaux de la pensée.

XXII. « Le lion en cage ». – Sept quatrains hétérométriques alternent alexandrins aux rimes féminines et octosyllabes aux rimes masculines. – Le lion, roi des animaux quand il vit libre dans la nature, n'est plus qu'un souverain déchu lorsqu'on le met dans une cage où il ne peut que « rugir son désespoir ».

XXIII. « Cariatides ». – Neuf quatrains d'alexandrins aux rimes alternées (*mfmf*) mettent en scène les atlantes de Puget qui ornent la porte de l'hôtel de ville de Toulon : prostrés dans une attitude pour toujours figée, portant infiniment leur fardeau, accablés par le soleil brûlant, ils ne peuvent que subir « l'angoisse d'exister ou l'effroi de mourir ».

Explorant une nouvelle thématique, le poète sonde les gouffres d'en haut et d'en bas : si l'aspiration nous élève vers les hauteurs, la technologie de la fin du siècle était tournée vers l'exploration des profondeurs sous-marines.

XXIV. « L'aspiration ». – Douze quatrains d'octosyllabes aux rimes alternées (*fmfm*). – L'aspiration est un mouvement ascen-

dant vers le rêve et l'espérance : elle apporte les plus belles visions, mais aussi le plus souvent la mort !

XXV. « Les profondeurs ». – Très long poème formé de trente-cinq quatrains d'octosyllabes aux rimes alternées (*fmfm*). – Les profondeurs des cieus ou des mers, les sommets et les abîmes fascinent, attisent la curiosité et stimulent le désir d'explorer : ils sont « l'emblème de l'éternel désir humain » d'un idéal confus. On y accède notamment par des escaliers : les escaliers des rives mènent le jour vers des profondeurs habitées par les naïades ou la Mort et, la nuit, vers les astres et les étoiles qui se reflètent dans l'eau.

XXVI. « La Méditerranée ». – Six quatrains d'alexandrins, rimes *fmfm*. – La Méditerranée, « mer calme, grand lac, Amphitrite lascive » semble languir paresseusement, tandis que l'Océan fait « retentir dans un choc de révolte ses vagues » : ils sont deux images de l'humanité, tantôt soumise tantôt révoltée.

XXVII. « Les scaphandres ». – Dix quatrains d'alexandrins, rimes *fmfm*. – Les scaphandriers « marchent d'un pas sûr dans le gouffre géant » : ils admirent les paysages sous-marins « tous pleins d'étranges herbes », aux sources de la vie où « les univers se font ».

XXVIII. « Les proues ». – Dix quatrains d'alexandrins, rimes *fmfm*. – Les proues qui ornent l'avant des navires nous paraissent des géants inertes. Le poète les imagine aussi vivants que les vaisseaux, scrutant le fond des mers, perçant le mystère de l'insondable gouffre ; mais il sait aussi que ces combattants de l'avant seront les premiers qui périront.

Quatre poèmes illustrent ensuite la fragilité inhérente à toute force : la force est un état parvenu et achevé, tandis que la fragilité cherche constamment à lui succéder.

XXIX. « La falaise hautaine et royale ». – Sonnet d'alexandrins de la forme la plus classique (ABBA ABBA CCD EDE, *fmmf fmmf mmf mfm*). – La falaise qui apparaît « hautaine et royale » est un « mont de granit » sur le pied de laquelle la mer courbe l'échine ; mais elle est aussi fragile, car les flots et le vent la font crouler !

XXX. « Le pirate ». – Sonnet d'alexandrins (ABBA ABBA CCD DEE, *mffm mffm mmf fmm*). – Le règne des conquérants s'imposant par la force s'est terminé avec la déroute de Napoléon.

XXXI. « Liberté ». – Onze quatrains d'alexandrins aux rimes alternées *fmmf*. – Né en 1848 « avec la république aimée », le poète subit le joug de l'Empire. Il attend dans une « muette souffrance » le retour de la Liberté.

XXXII. « À Satan ». – Treize quatrains hétérométriques alternant des alexandrins aux rimes féminines avec des hexasyllabes aux rimes masculines conférant au discours une force plus marquée. – L'homme se consume sans fin dans les souffrances ; mais il s'en échappe aussi : le progrès l'élève peu à peu dans une spirale ascendante qui pourrait faire de lui « le dompteur des dieux »... s'il ne reculait pas effaré ; mais, même vaincu et enchaîné, il ne perd pas son « indomptable orgueil ».

Enfin, le poète en arrive à la Divinité : Dieu est un mauvais père, il est jaloux de sa créature et cherche constamment à l'oppresser, mais, par sa résistance, l'homme égale et, même, surpasse les dieux qu'il a créés.

XXXIII. « Héramdat-el-Hamad ». – Quinze quatrains d'alexandrins aux rimes alternées *fmmf*. – Le poète imagine un roi ayant créé une ville plus belle que toute la Création ; « mais Dieu, toujours jaloux de l'homme, en mauvais père, » souleva des vents de tempête qui firent de cette ville une cité à jamais errante dans l'espace.

XXXIV. « Prométhée foudroyé ». – Long poème de quatre-vingt-douze alexandrins aux rimes plates *ffmm...* mettant en scène Prométhée enchaîné à un rocher mais vaincu car son esprit continue à penser. Jupiter, offensé de cette résistance, veut écraser définitivement le rebelle : il déchaîne sa foudre mais « l'impuissant tonnerre » a pour seul effet de faire voler en éclats le roc et de libérer ainsi Prométhée ! L'homme est vainqueur des dieux.

XXXV. La section « Rébellions » s'achève avec le poème « Les derniers jours », quarante-quatre alexandrins aux rimes plates *ffmm...*, qui fait pendant aux « premiers jours » du début. – Un jour le soleil s'éteindra et l'humanité disparaîtra : le poète souhaite qu'à l'instant suprême le dernier homme, en un dernier effort, ne renonce pas à comprendre la finalité des choses.

Les poèmes de la deuxième partie : les Apaisements

La seconde partie du recueil est ouverte par un quatrain dédicatoire à Jacqueline, la sœur tendrement aimée, la bonne fée qui a changé l'existence d'un adolescent au bord du gouffre en lui apportant « l'apaisement, la bonté, la douceur » dont il avait tant été privé. Tous les poèmes réfèrent à ce qui apporte la sérénité et le repos après les luttes et les combats.

I. « À mon grand-père ». – Cinquante-six alexandrins divisés en quatre strophes d'inégale longueur, aux rimes disposées de diverses manières. – Le poète pense souvent à son aïeul paternel, parvenu au soir sa vie puisqu'il décédera le 29 septembre 1872, et dont l'existence est une leçon de sagesse, repère précieux quand le ciel est silencieux et les dieux morts.

II. « Les nuages ce soir ». – Vingt-quatre alexandrins aux rimes plates *mmff...* – Contemplant un crépuscule magnifique avec le

soleil colorant des masses épaisses de nuages, le poète se met à penser aux « insurgés sublimes », aux « titans hardis » de la pensée révoltés contre un « Créateur muet »... même si leur combat est souvent vain !

III. « Miserere ». – Onze quatrains d'alexandrins aux rimes alternées *fmfm*. – En ce jour de Toussaint 1867, le poète songe aux Esprits, aux âmes des morts, et les invite à supplier Dieu d'avoir pitié des humains et de leurs faiblesses.

IV. « À la muse ». – Quatre quatrains d'alexandrins aux rimes embrassées (*fmmf* et *mffm* en alternance) pour célébrer la Muse, la bonne fée qui apporte tant de consolations aux poètes et leur donne la force de vivre.

V. « Le bois ». – Strophe unique de dix-huit alexandrins aux rimes plates *ffmm*. – Le poète entraîne sa Muse dans un bois secret où il trouve un refuge bénéfique.

VI. « Eaux dormantes ». – Cinq quatrains d'alexandrins aux rimes alternées *fmfm*. – Le poète chante les étangs « bleus comme l'azur limpide » habités par des nymphes somnolentes.

VII. « L'onde ». – Quarante alexandrins aux rimes plates *ffmm...* - L'onde des ruisseaux où le soleil se reflète est une image de la vierge dont le jeune homme a soif : elle enveloppe l'adolescent qui s'y plonge nu... sans arriver à la saisir !

VIII. « Dès que l'aube au-dessus de collines ». – Seizain d'alexandrins aux rimes plates *ffmm...* qui célèbre le matin « rougissant et blanc comme une vierge » qui réveille les nids et fait éclore la fleur.

IX. « J'ai marché ce matin sur tes plages ». – Petit poème de dix-huit alexandrins aux rimes plates *ffmm...* – Le poète, se promenant sur une plage au petit matin, surprend le réveil de la nature et se croit venu à un rendez-vous amoureux.

X. « Rosée ». – Seizain d'alexandrins aux rimes plates *ffmm...* – À l'aube, les premiers rayons du soleil font évaporer la rosée,

âme de la nature qui monte vers le ciel en fine vapeur transparente.

XI. « L'âme ». – Sizain d'alexandrins aux rimes essentiellement féminines (*ffmmff*) qui évoque l'âme enfermée dans le corps comme un oiseau dans une main.

XII. « J'ai suivi du regard le vol d'une hirondelle ». – Douzain d'alexandrins aux rimes plates *ffmm...* – Les battements d'ailes d'une hirondelle ou les variations du chant de la cigale font sentir au poète un « rythme harmonieux ».

XIII. « Chant d'oiseau ». – Strophe unique de vingt alexandrins aux rimes plates (*ffmm...*) qui célèbre les oiseaux des bois dont les chants mêlés forment la musique d'un orgue sylvestre.

XIV. « Tantalides ». – Onze quatrains d'alexandrins aux rimes alternées (*mfmf*) évoquent délicieusement les petits oiseaux tentés par l'eau fraîche d'une fontaine : ils s'approchent mais le rebord est glissant et, à l'instant de saisir quelques gouttes dans leur bec, ils doivent vite reprendre leur vol pour ne pas se noyer. Ces oiseaux apparaissent à notre poète comme des Tantalides, des descendants de Tantale condamné au supplice éternel de la soif et de la faim.

XV. « Je connais un ravin ». – Douzain d'alexandrins aux rimes plates *mmff...* dans lequel le poète décrit un ravin secret connu de lui seul, « plein d'oiseaux et de chants », toujours frais grâce à la source qui lui apporte la vie.

XVI. « Le cœur de l'enfant, c'est la source ». – Huitain d'alexandrins aux rimes embrassées (*fmmf-mffm*). – Le cœur pur de l'enfant sera exploité dès qu'il deviendra adolescent...

XVII. « La mer ». – Long poème formé de seize quatrains hétérométriques (8-8-4-8) aux rimes alternées *fmfm*. – La mer resplendit et nous fascine mais aussi mine les falaises et ce que l'homme a construit ; elle donne les nacres... mais prend aussi barques et marins. Le mouvement immuable de ses vagues

rappelle la succession immuable des jours et des ans : face à la « fixité des décrets » divins, le poète apporte l'harmonie et la beauté seules capables de « consoler l'humanité » de toutes les choses tristes.

XVIII. « Vent du large ». – Dizain d'alexandrins aux rimes plates *ffmm...* – Le vent du large, « chargé du fort parfum des eaux », enveloppe le poète et lui donne l'impression qu'il va s'envoler.

XIX. « Les vieux vaisseaux ». – Sonnet d'alexandrins de forme ABBA ABBA CCD CDD (*fmmf fmmf mmf mff*). – Les vaisseaux des siècles passés étaient certes pesants et soumis aux aléas du vent mais, sous leur voile, ils étaient beaux et fiers et conquérants.

XX. « Les petits bateaux ». – Onze quatrains d'octosyllabes aux rimes alternées (*fmfm*). – Délicieuse évocation des petits bateaux que les enfants font voguer dans des bassins : saisi par le rêve, le poète en fait des vaisseaux sur la mer et les papillons qui volètent à l'entour lui semblent des goélands.

XXI. « Un retour ». – Sonnet d'alexandrins de forme ABBA ABBA CCD EDE (*fmmf fmmf mmf mfm*). – À l'occasion d'un séjour au bord de l'Océan, un petit enfant retrouve l'âme de son père mort en mer.

XXII. « L'île inconnue ». – Sonnet d'alexandrins de forme ABBA ABBA CCD EED (*fmmf fmmf mmf mmf*). – Le poète rêve un voyage avec une bien-aimée vers une île inconnue...

XXIII. « C'est une impression connue ». – Huitain d'alexandrins aux rimes plates *ffmm-ffmm*. – Un soir, alors que la nature commence à s'endormir, le poète rêve de mourir pour connaître le grand secret des choses.

XXIV. « Je m'épris d'une étoile, un soir ». – Cinq quatrains d'alexandrins aux rimes alternées *mfmf*. – Le poète s'est épris d'une étoile... mais, comme elle est inatteignable, elle lui rappelle ces femmes froides, aux regards méchants, « inaccessibles à l'espérance même ».

XXV. « Celle que j'aime est une étoile ». – Quatre quatrains d'alexandrins aux rimes alternées (*mfmf*). – Nouvelles variations sur l'attrait exercé par les étoiles... et qui fait regretter qu'on ne puisse les atteindre !

XXVI. « Je t'aime doucement ». – Quatre quatrains d'alexandrins aux rimes alternées (*mfmf*). – Ne pouvant éprouver le grand amour pour une femme, le poète se contente de les aimer d'un amour calme et sans passion, sublimant le désespoir par l'habitude.

XXVII. « La femme que j'aurais voulue ». – Sonnet d'alexandrins de forme ABBA ABBA CCD EED (*fmmf fmmf mmf mmf*). – Autres variations sur le thème de la femme inaccessible.

XXVIII. « Soleil couchant ». – Six quatrains d'octosyllabes aux rimes alternées *fmfm* qui évoquent les beautés de la nature au soleil couchant.

XXIX. « La fantaisie ». – Sonnet d'alexandrins de forme ABBA ABBA CCD EDE (*fmmf fmmf mmf mfm*). – Petit hymne à la gloire de la Fantaisie, « sœur cadette de la divine poésie », vierge consolatrice que les hommes mauvais ne connaissent pas.

XXX. « J'ai glissé d'un air innocent ». – Six tercets d'octosyllabes aux rimes *mmf*, douce évocation d'un baiser furtif donné à une inconnue dans une diligence.

XXXI. « Don Juan ». – Sonnet d'alexandrins de forme ABBA ABBA CCD EED (*fmmf fmmf ffm ffm*). – Les amours de Don Juan furent innombrables, mais aussi décevantes !

XXXII. « Vers arabes ». – Quatre quatrains d'alexandrins aux rimes embrassées (*fmmf* et *mffm* en alternance). – Le poète veut voir les choses non voilées et dans leur nudité.

XXXIII. « Bibliographie ». – Neuf quatrains de décasyllabes aux rimes alternées *fmfm* qui expriment que, même poétisé, l'amour est toujours impossible.

XXXIV. « Les fleurs ». – Quatre quatrains d’octosyllabes aux rimes alternées *mfmf* qui déplorent qu’en hiver les fleurs soient fanées, images des amours avortées.

XXXV. « Les cimetières ». – Douze quatrains d’alexandrins aux rimes alternées *fmfm*. – Aux cimetières froids et effrayants où la chair ne peut que pourrir, le poète préfère les bûchers dont les cendres fécondent la terre.

XXXVI. « Apaisement ». – Sonnet d’alexandrins de forme ABBA ABBA CCD EDE (*fmmf fmmf mmf mfm*). – Le poète atteint la sérénité ; il a le mépris du mal mais, surtout, l’amour du bien grâce à l’amour d’une femme – la douce Jacqueline – qui l’aima quand il était désolé.

L’Épilogue

Le recueil s’achève sur neuf quatrains aux rimes embrassées *mffm*. Le poète a trouvé la sérénité et l’apaisement – la douceur de la femme, la profondeur du sommeil – mais il ne renonce pas aux combats pour le « Droit crucifié » et pour la « Liberté qu’on meurtrit ».

Synthèse

Les deux parties du recueil sont d’inégale longueur : la première comprend mille trois cent trente vers pour trente-cinq poèmes, soit une moyenne de trente-huit vers ; dans la seconde, avec huit cent quatre vers pour trente-six poèmes, la moyenne tombe à vingt-deux.

Dans les *Rébellions*, le poète utilise principalement la division en quatrains (vingt-deux poèmes) composés d’alexandrins (douze poèmes), d’octosyllabes (six poèmes) ou de décasyllabes (un poème) et trois de ces quatrains sont hétérométriques (6-6-

2-6, 12-8-12-8 et 12-6-12-6) ; leurs rimes suivent principalement l’alternance *fmfm* (seize poèmes) qui donne plus de force au discours. Une seule pièce est formée de quintils. Les quatre sonnets sont traités en alexandrins avec une grande recherche dans la succession des rimes. Et les huit poèmes non divisés, de longueur variable depuis le dizain jusqu’à la centaine de vers, sont tous composés en alexandrins aux rimes plates selon les deux successions *ffmm* (quatre poèmes) ou *mmff* (quatre poèmes).

L’alexandrin prédomine dans les *Apaisements* (trente et un poèmes) ; les quatrains (quatorze poèmes) et sonnets (sept poèmes) laissent plus de place aux poèmes non divisés (quatorze) ; une seule pièce est écrite en tercets. Les quatrains sont traités principalement dans la succession *fmfm* (six poèmes). Quant aux poèmes non divisés, ils sont tous formés d’alexandrins aux rimes plates, principalement dans la succession *ffmm* (huit poèmes).

Au total, dans ce nouveau recueil, le poète utilise principalement des formes très classiques comme le quatrain d’alexandrins aux rimes alternées ou le sonnet, comme pour laisser la forme s’effacer devant le fond.

Les Rébellions et les Apaisements ne sont plus le travail d’un adolescent exprimant des émois ou des élans encore juvéniles mais la quête d’un jeune adulte cherchant à découvrir le sens des choses et des êtres : « Conçues durant cette période étouffante du régime impérial dont nous avons tous subi le poids douloureux, alors que l’avenir paraissait assuré au despotisme césarien, les *Rébellions* reflètent assez éloquemment les préoccupations morales de la jeunesse d’alors. La note dominante qu’on y trouve n’est autre que cette inquiète mélancolie d’une âme à la recherche d’un idéal meilleur vers lequel elle soupire,

et qu'elle désespère d'atteindre, l'impérieux besoin d'indépendance, les tristesses du temps présent.⁷⁶ »

Avec ce nouvel ouvrage, l'auteur fait un pas de plus en direction de la poésie philosophique. Ses préoccupations sont essentiellement métaphysiques et concernent la Divinité sur un mode très négativiste : le ciel est vide, le Dieu que les hommes imaginent est un personnage très nuisible, jaloux de ses créatures et méchant avec elles ; la Création n'est qu'un mouvement uniforme et sans imagination ; l'homme, quand son esprit s'éveille et se livre au combat, est largement l'égal de Dieu... même s'il renonce souvent à la lutte.

Les dédicataires

Jean Aicard a offert dix-neuf poèmes à des personnes de son entourage. Certaines ont déjà été évoquées dans *Aicardiana*. Toutes les autres méritent d'y figurer longuement un jour prochain. Je me contenterai donc ici de mentionner la place de ces gens dans la société et dans la vie de notre écrivain au moment où il composait *Les Rébellions et les Apaisements*.

La famille. – Jacques Aicard est le grand-père paternel. Peintre en bâtiment, il avait acquis une belle aisance mais une gestion malheureuse et trop laxiste de ses biens le conduisit à la faillite. Il se retira alors, avec sa fille Magdeleine, tante de Jean Aicard, dans une modeste maison du hameau de Sainte-Trinide, proche de Bandol, où il acheva paisiblement son existence.

Les maîtres. – Jules Michelet (1798-1874)⁷⁷, Victor Hugo (1802-1885) et Sully Prudhomme (1839-1907)⁷⁸ sont de grands

⁷⁶ *Le Bien public*, mercredi 4 octobre 1876, article de Camille Guymon.

⁷⁷ Cf. AMANN (Dominique), « Jean Aicard et les Michelet », *Aicardiana*,

écrivains de la littérature française que Jean Aicard eut l'occasion de connaître intimement et qui lui apportèrent conseils et soutien.

Les aînés.

Le sculpteur Auguste Préault (1809-1879) fut une des grandes figures du romantisme français : artiste parfois excessif, il fut longtemps rejeté par l'art officiel, ce qui explique probablement son amitié pour les artistes maudits et les cénacles marginaux.

Gustave Pradelle (1839-1891) fit carrière dans l'administration comme sous-préfet puis préfet à partir de 1871 ; membre du Parnasse, il a laissé quelques œuvres littéraires.

Léon Laurent-Pichat (1823-1886), journaliste politique, poète et homme de lettres, fut élu député de la Seine en 1871 puis sénateur. Il apporta une aide importante à Jean Aicard lorsque celui-ci voulut achever ses *Jeunes Croyances*.

Les amis du Quartier latin.

Camille Pelletan (1846-1915), diplômé de l'École nationale des chartes et de la faculté de droit, était alors un journaliste très engagé contre le régime impérial ; radical intransigeant, il combattit également les républicains opportunistes de Gambetta.

Elzéar Bonnier (1849-1916), issu d'une famille de juristes, fit des études de droit et s'installa comme avocat, tout en s'adonnant également à la littérature ; frère du naturaliste Gaston Bonnier, il était aussi quelque peu « cousin par alliance » avec le défunt mari de Jacqueline André.

Léon Valade (1841-1883), commis de préfecture, est surtout connu comme écrivain.

2^e série, n° 17, 15 juin 2016, pages 7-60.

⁷⁸ Cf. AMANN (Dominique), « Sully Prudhomme et Jean Aicard », *Aicardiana*, 2^e série, n° 11, 15 avril 2015, pages 73-114.

Ces trois contemporains de Jean Aicard se trouvent à ses côtés sur le célèbre tableau de Fantin-Latour, *Un coin de table* : notre écrivain les rencontra à la faculté ou dans les cercles littéraires qu'il fréquentait, notamment *Les Vilains Bonshommes*.

Albert Mérat (1840-1909) fit des études de droit et entra comme employé à la préfecture de la Seine ; poète parnassien, membre des *Vilains Bonshommes*, il refusa de paraître sur le tableau de Fantin-Latour en raison de son inimitié avec Rimbaud.

Les Provençaux de Paris.

Henri Grousset-Bellor (1850-1918), né à Paris d'une famille d'origine vaclusienne, rencontra Jean Aicard dans les cénacles littéraires du Quartier latin ; ils furent tous deux membres de *La Cigale*, société littéraire qui regroupait les Méridionaux de la Capitale.

Joseph Autran (1813-1877), d'origine marseillaise, poète et auteur dramatique, fut élu à l'Académie française en 1868.

Les amis toulonnais.

Théophile Delboy (1845-1870)⁷⁹, officier de marine à Toulon et poète à ses heures, ne connut Jean Aicard que durant les derniers mois de sa courte vie puisqu'il mourut en août 1870.

Frédéric Mireur (1834-1919), secrétaire général de la préfecture du Var à Draguignan, était aussi journaliste et accueillit volontiers dans son *Écho du Var* les premières œuvres de notre poète.

François Dol (1829-1884)⁸⁰, employé à la préfecture du Var à Draguignan.

⁷⁹ Cf. AMANN (Dominique), « Théophile Delboy », *Aicardiana*, 2^e série, n° 11, 15 avril 2015, pages 153-158.

⁸⁰ Cf. AMANN (Dominique), « Frédéric Mireur et François Dol », *Aicardiana*, 2^e série, n° 20, 15 mars 2017, pages 97-165.

Jules Clément (1844-1919), alors enseigne de vaisseau de la Marine, polyglotte parlant « parfaitement huit langues dont le russe et le japonais⁸¹ ».

La réception de l'ouvrage

Dans une France ravagée par les destructions de la guerre, par la perte des provinces de l'Est et l'opposition des partis politiques, le volume de poésies de Jean Aicard passa totalement inaperçu : d'une part les esprits étaient retenus par d'autres préoccupations que l'on comprendra facilement et, d'autre part, se reposait la question de savoir si la philosophie pouvait être objet de poésie.

Poésie et philosophie constituent en effet deux domaines bien différents : la poésie est avant tout un genre littéraire, développant des formes expressives visant l'esthétique et suggérant des idées par le biais d'images, souvent inattendues ; tandis que la philosophie, par un discours rationnel, conduit la pensée dans l'étude et la compréhension du monde physique et de l'homme. Mais poésie et philosophie ont toujours entretenu, depuis leur origine, des liens privilégiés au cours des siècles : toutes deux, en effet, cherchent à découvrir des sens nouveaux, à dire l'ineffable. Il y a donc place pour une poésie philosophique au carrefour de ces deux langages, explorant les champs d'expression laissés libres entre un verbiage insensé et un discours rationnel.

C'est pourquoi, dans le premier article de critique littéraire traitant des *Rébellions et Apaisements*, publié par le *Journal de Monaco* dès le mardi 26 septembre 1871, Alfred Gabrié⁸²,

⁸¹ CALVET (Jean), *Visages d'un demi-siècle*.

⁸² Cf. AMANN (Dominique), « Alfred Gabrié », *Aicardiana*, n° 2, mai 2013, pages 5-34.

rédacteur-gérant de la publication mais aussi ami de Jean Aicard, ne craignit pas d'affirmer :

La poésie n'est plus de nos jours ce qu'elle était jadis ; une révolution complète s'est opérée dans son domaine qui n'a pas de bornes, comme tout ce qui touche à l'esprit, à l'immatériel. Elle était sentimentale, dramatique, patriotique ; elle est devenue philosophique et métaphysicienne.

Appelée à jouer un rôle saillant dans le grand mouvement d'idées qui se produit de toutes parts depuis plus d'un demi-siècle ; destinée à lutter dans la lice ouverte au progrès humain, elle s'est mise à un diapason en harmonie avec ses destinées nouvelles.

C'est cette poésie que nous trouvons dans le livre de Jean Aicard ⁸³.

Ses très justes affirmations définissent bien les préoccupations et les visées de notre jeune écrivain dans sa création poétique des années 1867-1870. Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon offre encore les coupures de deux articles publiés dans des périodiques provinciaux non mentionnés. Le premier, très long, en deux livraisons, signé « Jean Guêtré » – pseudonyme bien indécryptable car utilisé par au moins quatre écrivains connus – fait une louange très appuyée de l'ouvrage et de son auteur entrecoupée de longues citations ; le second, signé « E. D. » [Emmanuel des Essarts], moins verbeux et moins pompeux, offre une belle analyse de l'œuvre :

M. Jean Aicard nous apporte ses premiers épis, dorés par les feux d'un soleil d'août et frissonnant au souffle onduleux

⁸³ *Journal de Monaco*, 14^e année, n° 692, mardi 26 septembre 1871, « Bibliographie », page 3, colonnes 1-3.

des brises matinales. Ce sont les vers d'un jeune homme, fort inégaux, parfois très éclatants, pleins de promesses et de gages pour l'avenir. Si M. Aicard surveille son talent déjà né, il peut devenir le poète le plus puissant, le plus largement inspiré, de sa génération, dépasser peut-être ceux qui l'ont précédé de cinq ou six années. Car il possède l'imagination la plus copieuse que nous connaissions chez nos poètes de date récente. Il est riche d'images et de pensées poétiques ; il a le souffle et le jet et n'est pas homme à ne pouvoir sortir des petits cadres, comme d'excellents artistes auquel je n'intente aucun reproche mais à qui je préférerai toujours ceux qui ont en partage la bouche sonore, les paroles ailées, l'abondance du poème ou le flot impétueux de l'ode. Vive les lyriques ! au fond avec les épiques, tels que le maître des *poèmes barbares*, les lyriques sont les poètes de haute race ; mettons les autres à leur rang, très estimés, admirés même, mais un peu plus bas sur les pentes de la colline aimée des Piérides.

M. Aicard est un méridional de vingt-quatre à vingt-cinq ans, lauréat de notre lycée de Nîmes et nullement étranger dans cette ville amie des lettres. Il peut donc ici plus qu'ailleurs compter sur une bienveillance attentive. Qu'on vienne à ces deux volumes que nous recommandons comme l'expression la plus sincère d'une jeunesse franche, passionnée, éprise d'idéal. Il est si rare de rencontrer des esprits jeunes.

M. Aicard, malgré quelques boutades intermittentes, croit à tout ce qui est le bien, à tout ce qui est le beau ; il a une haute idée de la fonction des poètes, un respectueux enthousiasme pour la femme, un culte ardent pour la liberté et la République.

Les Rébellions et apaisements (titre bien malheureux) attestent toutes ces nobles ferveurs. Sa pensée remonte haut ; il se reporte aux premiers jours, aux souvenirs de Prométhée enchaîné ou foudroyé, à l'idéal légendaire de la chevalerie. Il

est le contemplateur du ciel et l'hôte de la mer. La Méditerranée le sollicite fréquemment comme son devancier Joseph Autran. La vie mystérieuse des plongeurs le préoccupe (p. 73) ; il se dilate avec « le vent du large, » s'intéresse aux petits tableaux, aux proues sculptées, aux vieux vaisseaux voiliers en désuétude.

L'ombre autour d'eux tombait en longs plis sur les eaux
Et les voiles semblaient, dans leurs courbes profondes,
Porter en soupirant l'espoir des nouveaux mondes.

Il appareille dans un charmant sonnet pour une *île inconnue* (p. 150) et s'apprête à débarquer dans le mystère :

Et qui sait ? à défaut d'île, à défaut de port,
Peut-être qu'engloutis sous l'azur par la mort,
Nous pourrons aborder ainsi dans quelque étoile.

Ce secret des étoiles tourmente notre poète ; il est leur cavalier servant et leur amoureux rêveur à la fois. La mort enfin l'inquiète comme tout penseur et lui inspire des pensées graves et touchantes (p. 177-180). Mais de toutes ces pièces descriptives et psychologiques en même temps, l'*Onde* est celle qui nous paraît la plus heureusement trouvée. L'auteur y a établi entre l'eau souple et caressante et une de ces Naïades qui ravivent Hylas une assimilation bien suivie et captivante comme toute métaphore au développement harmonieux. La forme du poème est simple et claire : c'est de l'excellent symbolisme. Cette pièce parfaite, je ne crains pas de la qualifier ainsi, précède de bien jolis vers sur le matin, sur une promenade d'aurore à la plage, sur la rosée encore. [...].

L'*Ombre* (p. 20) contient encore une pensée vraiment belle et rendue avec succès ; mais nous nous laisserions aller à transcrire le tiers de ce volume. Arrêtons-nous donc en les recommandant une dernière fois et en signalant un poème dialogue

du même auteur, *Pygmalion*, qui marque un progrès assuré soit dans la conception, soit dans l'expression. L'idée du poème est belle et neuve, la lutte entre la femme et la statue, et la forme est souvent à la hauteur de l'idée. E. D.⁸⁴

Jean Aicard regagna Capitale à la fin du mois de novembre 1871 : il trouva la ville comme engourdie tant les esprits étaient encore hantés par les souvenirs affreux laissés par « l'année terrible ». Il y reprit lentement ses petites habitudes ; Jacqueline le rejoignit et ils louèrent un appartement confortable au numéro 55 de la rue Bonaparte. Jean apporta de nouveau sa collaboration à l'*Égalité* de Marseille⁸⁵ pour une chronique théâtrale et littéraire.

Étant ainsi revenu à Paris, il put distribuer plus facilement son ouvrage et obtint quelques articles dans la presse.

Tout d'abord quelques lignes dans *Le Rappel* :

On publie encore des vers dans le triste moment où nous sommes ; ce n'est pas nous qui nous en plaindrons.

Voici un volume qui s'intitule : *Rébellions et Apaisements*, et qui est signé Jean Aicard, un nom jeune, mais non pas nouveau. — Rébellions ! Ce titre donne le talent du poète : vivant, nerveux et chaud.

M. Aicard ne croit pas la poésie tenue à se désintéresser. — Il aime la liberté, la République, et il le dit en beaux vers. Il se révolte contre les vieilles idoles, et il les brise.

⁸⁴ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 5, pages 88-89.

⁸⁵ Voir notamment les livraisons des mardi 5 décembre 1871, mercredi 6 décembre, mardi 19 décembre, jeudi 21 décembre, lundi 1^{er} janvier 1872, mardi 9 janvier, samedi 13 janvier, dimanche 21 janvier, samedi 3 février, dimanche 11 février...

M. Aicard est de Provence. On le sent à sa poésie ardente, il apporte de son pays de profondes impressions, des tableaux nets et colorés ; on retrouve dans ces vers un reflet de cette belle nature, lumineuse et précise⁸⁶.

puis dans la *Revue de France* :

On peut ranger dans le voisinage de MM. Armand Silvestre et Sully Prudhomme le jeune auteur des *Rébellions et Apaisements* M. Jean Aycard, qui, par la virilité de l'inspiration, le goût des analyses morales, le sentiment passionné des nobles activités, s'est mis comme eux, et dès le début, en dehors et au-dessus de l'école des purs fantaisistes. La préoccupation des problèmes supérieurs, dont les solutions échappent à l'esprit de l'homme dans la nature et dans la vie, sans qu'il puisse cesser de les poursuivre, tient une place importante dans le recueil de M. Aycard, d'où l'on retire bien plus, en fin de compte, l'impression sereine de l'apaisement que le sentiment douloureux de la rébellion. M. Jean Aycard est jeune ; sa jeunesse l'enivre ; il en jouit hardiment, généreusement, avec une grâce et une franchise dont n'aura point à rougir son âge mûr. Ses sensations devant la nature extérieure sont moins complexes que celles de M. Armand Silvestre, moins tristes que celles de M. Sully Prudhomme. Un souffle salubre et fort, qui semble venir de la mer, dont la voix l'a bercé, le souffle frais et actif qui pousse les voiles gonflées vers le large et soulève vers le zénith les ailes ambitieuses de l'oiseau, circule à travers les pages frémissantes de son livre. Sans doute, M. Aycard, comme mademoiselle Siefert, ne sait pas toujours creuser un lit net et certain à son émotion débordante ; mais c'est là une habileté qui

⁸⁶ *Le Rappel*, n° 741, jeudi 7 mars 1872, page 3, colonne 1.

s'acquiert, et M. Aycard possède déjà toutes les qualités qui ne s'acquièrent pas : le jet hardi de la pensée, la vision éclatante et franche, la sensibilité vivace et fine, la sonorité du rythme, la clarté du style. En lisant avec attention des pièces telles que : *Profondeurs*, la *Grand-Route*, *Prométhée*, l'*Onde*, les *Tantalides*, on y pressent, j'ose le dire, pour un avenir plus ou moins proche, un poète excellent, peut-être un grand poète. [...].

GEORGES LAFENESTRE⁸⁷.

Et enfin un dernier article, fort tardif, à la mi-juin, dans *L'Illustration du Var*⁸⁸.

Bien maigre résultat pour dédommager notre poète de toutes les peines qu'il s'était données pendant des années... lui apportant toutefois la confirmation de l'épanouissement de son talent, tant dans la profondeur de sa pensée philosophique que dans la mise en forme poétique de ses idées. Les sentiments sereins exprimés dans *Les Apaisements* et l'épilogue du recueil donnent à penser que, en cette année 1871, Jean Aicard était parvenu au terme d'une « autothérapie » recherchée dans la création littéraire, notamment poétique, qu'il accédait à la maturité et pouvait dorénavant entrer dans la carrière littéraire : la presse commençait à lui donner une place de chroniqueur, le théâtre avait accueilli une première œuvrette... Tout se mettait en place pour le premier grand succès, celui des *Poèmes de Provence* en décembre 1873.

⁸⁷ *Revue de France*, 2^e année, tome deuxième, n° 4, avril 1872, « La poésie française », pages 72-73.

⁸⁸ *L'Illustration du Var*, dimanche 16 juin 1872. Article signé « Krinô », probablement du verbe grec signifiant « je juge ».

BIBLIOGRAPHIE

AICARD (Jean), *Aimer-Penser*, manuscrit autographe, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, « Ms 229 ». Beau registre relié, marqué à la feuille d'or « AIMER-PENSER » et, au-dessous, « J. A. » sur le premier plat de couverture, format 273 × 216 mm, 119 pages, non folioté. Recueil composé pour Jacqueline avec des poèmes des années 1864-1870 parfaitement mis au net.

AICARD (Jean), *Hommes et Choses*, manuscrit autographe, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, registre relié n° 393, non folioté, 146 pages. Textes principalement en prose, quelques poèmes, le tout très corrigé voire même à l'état d'ébauches ; souvenirs et pensées des années 1866 et 1867, le dernier quart du registre ayant été rempli plus tardivement.

AICARD (Jean), *Mes vers d'enfant*, manuscrit autographe, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, pièce n° 301. Cahier d'écolier de 64 pages où l'auteur a copié, dans un ordre essentiellement chronologique, des poèmes et articles publiés jusqu'en 1879.

AICARD (Jean), *Vieux vers et vieille prose*, manuscrit autographe, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 31, chemise jaune n° 230. Vrac de feuilles très raturées, d'une lecture difficile, contenant principalement des ébauches.

CALVET (Jean), *Visages d'un demi-siècle, Jean Aicard, M^{gr} Baffol, cardinal Baudrillart, E. Faguet, maréchal Foch*, Paris, Bernard Grasset, 1958, in-16, 256 pages.

MICHELET (Jules), *Journal*, tome III (1861-1867), Paris, Gallimard, NRF, 1976, in-8°, xxix-738 pages ; texte intégral pu-

blié par Claude Digeon. – *Journal*, tome IV (1868-1874), Paris, Gallimard, NRF, 1976, in-8°, ix-642 pages ; texte intégral publié par Claude Digeon.

Le Parnasse contemporain, volume II, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, janvier 1870.

La publication en janvier 1870 est confirmée par deux annonces parfaitement datées dans la presse : 1° « Le courageux éditeur Lemerre, courageux est le mot faible, publie un recueil de vers nouveaux qui porte le titre de *Parnasse contemporain*. Sera-ce un monument ? Je ne sais. Dans tous les cas, le *Kain*, de M. Leconte de Lisle, lui fait un superbe portique. [...]. » (*Le Monde illustré*, 14^e année, n° 667, 22 janvier 1870, page 58, colonne 1, article signé : Philippe Dauriac) ; 2° « J'ai parlé ici, il y a quelques mois, lors de son apparition, du nouveau *Parnasse contemporain*, qui commençait par le poème de *Kain*, de Leconte de Lisle, lequel reçut les fêrues de Veillot [...]. » (*Le Gaulois*, 3^e année, n° 654, mercredi 20 avril 1870, « Livres », page 3, colonne 3, rubrique signée par Léon Dommartin).

Les indications du reprint de Slatkine, mentionnant « 1869-1871 », sont donc erronées !

L'ŒUVRE DE GUERRE DE JEAN AICARD

Dominique AMANN

Au grand étonnement de quelques-uns qui, dès l'année 2014, se sont précipités sur le thème de la Grande Guerre, je n'ai pas encore abordé, dans *Aicardiana*, l'œuvre de Jean Aicard durant cette période noire de l'histoire de notre pays.

À circonstances exceptionnelles, destins exceptionnels ! Jean Calvet a remarqué combien la survenue de la guerre métamorphosa plusieurs écrivains :

Des CRIS dans le VERTIGE¹

À cette heure, l'homme qui pense, reste malaisément maître de sa pensée. Chaque jour amplifie le conflit qui bientôt soulèvera toutes les nations de la terre, et multiplie les horreurs où l'humanité douloureuse risque de sombrer. Les écervelés, les superficiels, les égoïstes, ceux qui n'ont point d'yeux pour voir ou ceux qui en ont juste assez pour se regarder eux-mêmes, ne connaissent pas les frémissements de l'inquiétude humaine. Mais les autres ? Ils n'échappent au vertige que par une foi. Pour rester debout, dans le travail tranquille, il faut croire que le désordre et le crime n'auront qu'un temps, et qu'il y a autre chose, un monde de réparation et de repos.

¹ *Le Télégramme*, 23^e année, n° 6303, dimanche 25 février 1917, page 1, colonnes 1-2. — Je publie à la suite de cet article le texte cité de Pierre Loti.

Nous, chrétiens, nous savons et nous disons ces choses depuis longtemps. Mais la foule indécise, disposée à nous suivre en suivant ses instincts profonds, ne regardait pas sans trouble les hommes de premier plan qui ont écrit des livres, qui ont atteint la gloire et qui semblaient s'être fixés dans la négation ou dans le doute. Leur attitude inquiétait les croyances vacillantes et autorisait les incrédulités intéressées.

Or, voici un phénomène qui doit arrêter notre attention. *Aucun de ces grands écrivains n'est aujourd'hui ce qu'il était hier* : l'épouvantable réalité de la guerre est entrée dans leur conscience, en a bouleversé le sol endormi, et a ramené à la lumière les vieilles semences oubliées. Ils ont tous entendu en eux-mêmes des voix nouvelles ; ils ont obéi à ces appels mystérieux ; ils se sont mis en mouvement. Quelques-uns ont fait un pas, d'autres une journée de marche, d'autres sont allés jusqu'aux frontières de la clarté.

Anatole France est sorti de l'isolement rageur où il s'enfermait ; il s'est retrouvé capable d'admirer l'héroïsme du roi Albert ; il s'est retrouvé capable d'amour. La plume qui distillait tant de haine, a tracé des mots tendres comme une caresse, pour dire la pitié envers la patrie. Remy de Gourmont, qui avait entrepris avec un talent d'une merveilleuse souplesse de « dissocier les idées » qui nous font vivre, s'est repenti avant de mourir, et ses derniers écrits ont travaillé à restaurer les essentielles notions d'ordre, de discipline, de patrie. Octave Mirbeau, le furieux anarchiste intellectuel, le romancier violent et obscène qui semblait s'être attaché à déchirer ou du moins à salir tout ce que nous aimons, s'est humilié devant la guerre ; il n'a pas voulu disparaître sans rédiger un testament réparateur qui est un hommage à la morale et à la patrie. Je ne parle pas de Jules Lemaître ni d'Émile Faguet : leur mort chrétienne ne fut que la conclusion normale des tentatives maladroites que leur conscience avait faites pour trouver la vérité.

Deux écrivains surtout, deux *poètes* qui comptent parmi les plus grands, ont esquissé des gestes significatifs : je veux parler de Jean Aicard et de Pierre Loti.

Jean Aicard est resté toujours des nôtres par l'amour de l'idéal et par l'espérance. Mais la guerre l'a amené à réfléchir plus profondément sur le contenu de cet idéal qu'il a toujours poursuivi, et sur les bases de son espérance. Il a ouvert largement ses yeux pour voir la lumière et il a dilaté son cœur pour pouvoir aimer davantage. De ce regard plus clair jeté sur les réalités supérieures, de cet amour plus ardent de la France sont sorties des œuvres signifiantes : *Le Témoin*, *Des Cris dans la Mêlée*, *Le Sacrifice*. Le Témoin c'est l'homme qui a vu les siècles, c'est Ahasvérus que Jésus, d'après la légende, a condamné à vivre toujours comme un irrécusable témoin du sacrifice du Calvaire. Ahasvérus vient nous rassurer : il compare les horreurs d'aujourd'hui aux horreurs du passé ; il nous invite à regarder au fond des âmes et il nous affirme que, malgré les apparences, le règne de Jésus s'étend sur le monde.

Pour promouvoir ce règne de Jésus, Jean Aicard nous dit dans son livre *Des Cris dans la Mêlée*, qu'il faut sauver la morale de l'Évangile menacée d'être étouffée par une civilisation matérialiste : il faut enseigner cette morale à l'enfant ; il faut que l'école prolonge l'influence morale de la mère et pénètre les consciences des notions de charité et de devoir. Sur cette question vitale, de l'enseignement de la morale par l'école, Jean Aicard a entrepris une véritable campagne ; on en verra bientôt d'autres manifestations et il n'est pas possible que la France officielle n'entende pas ces cris de la France qui veut vivre.

Enfin, le *Sacrifice*, que publie en ce moment les *Annales*, est une interprétation chrétienne de la guerre : Le petit soldat qui souffre et tombe sur le champ de bataille continue le grand

sacrifice qui sauve le monde. Pour ceux qui croient que toutes les douleurs humaines vont en quelque sorte s'ajouter à la Douleur du Calvaire et constituent le grand trésor de salut, cette guerre sanglante doit être la promesse d'une humanité meilleure : à quelle hauteur divine s'élèvent les héros qui le comprennent et donnent ainsi leur vie pour l'humanité de demain !

Pierre Loti fait écho à Jean Aicard. Plus que lui, il était loin de nous. Ses doutes avaient quelque chose de plus définitif ; il lui arrivait même de se complaire dans un scepticisme morbide, digne de Byzance. Comme découragé de penser, il s'était enfermé dans une sorte de pagode sans fenêtres, d'où il ne sortait que rarement, pour laisser tomber d'admirables propos désenchantés. La guerre l'a rendu à l'humanité. Il a percé ce mur d'airain contre lequel il avait si souvent frappé en vain ; il a vu une lueur ; et il annonce sa découverte à l'humanité, dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, qu'il intitule *Vertige*. Ce vertige qui a entraîné son esprit a été créé par les outrecuidantes promesses de la science matérialiste et par les démentis sanglants que la réalité actuelle inflige à la science. Dans cette contradiction il a découvert les limites de la science. « Pauvre petite science humaine, qui nous a bien appris que non seulement les astres tombent, mais qu'en outre il a fallu qu'ils fussent lancés ! Elle nous a presque fait connaître aussi comment a dû s'effectuer le lancement de notre Terre infime ; mais elle ne nous apprendra jamais, jamais, pourquoi, comment et par qui fut lancé notre soleil ».

Incomplète, la science qui n'a pas compris ses limites s'est montrée malfaisante. « Tout ce qui avait duré avec nous depuis quelques siècles, tout ce qui nous semblait solide pour nous y appuyer, chancelle brusquement par la base, se désagrège ou change. *Et l'enseignement matérialiste jette dans nos âmes le*

désarroi mortel à quoi nous devons ces milliers de fous et cette croissante criminalité de l'enfance, signe que la fin est proche ».

Il n'y a plus qu'un remède pour sauver l'humanité. « Avant de rentrer dans le silence de dessous terre » Pierre Loti tient à faire connaître sa pensée nouvelle à ceux qui ont suivi l'évolution de son esprit. « Ce que je voudrais leur dire, à mes frères inconnus, c'est que, *plus le vertige et le chancellement nous entourent et nous affolent, plus il faudrait s'efforcer d'établir au contraire dans nos âmes la paix et la stabilité*. Ce conseil, oh ! tout le monde aurait su le donner, je suis le premier à le reconnaître ; mais personne plus que moi jadis, n'a douté qu'il fût possible de le suivre. Cependant *je m'y rallie de plus en plus aujourd'hui* ; plus que jamais je crois que *la paix intime peut à la rigueur se retrouver, non pas seulement par la résignation détachée, mais aussi, qui sait, par espoir d'autre chose, pour ailleurs, pour plus tard... »*

Paroles solennelles qu'il faut retenir. Dans la mêlée, les chefs du troupeau humain, pris de vertige, se tournent vers la lumière et l'implorent. Voilà le phénomène nouveau que la guerre a créé ; il est indéniable. Il n'y a pas de sottise assez épaisse pour l'obscurcir, de politique assez malfaisante pour le détruire. L'Esprit triomphe de tout.

Nous avons donc le droit de travailler, de prier et de souffrir dans l'espérance : les renaissances nécessaires s'élaborent dans la tourmente.

J. CALVET.

Dès le début des hostilités, notre écrivain s'est pleinement engagé. Son âge – soixante-six ans et demi en août 1914 – ne lui permit pas d'être recruté en qualité d'infirmier comme il l'aurait souhaité. C'est donc par la parole et la plume qu'il décida

d'agir, malgré la maladie qui entra dans son existence en juin 1915... et qui l'emportera six années plus tard.

L'œuvre de guerre de Jean Aicard est multiforme et aborde tous les genres littéraires : conférences, discours, poèmes, théâtre, proses, écrits philosophiques et moraux, articles pour la presse régionale et nationale, paroles de chansons pour Félix Mayol, etc.

Dans cette importante production littéraire, Jean Aicard poursuivit plusieurs buts :

— flétrir les horreurs perpétrées par l'ennemi, son mépris du Droit et de la Justice et sa philosophie matérialiste ;

— rappeler la pensée française, inspirée par le respect du Droit et le Christianisme ;

— rendre hommage aux nations amies partageant nos valeurs : la Belgique, l'Italie, l'Angleterre ; et à leurs dirigeants : le roi Albert, la reine Victoria ;

— chanter la gloire de nos soldats en magnifiant leur abnégation et leur héroïsme ; honorer les chefs de nos armées ;

— montrer le courage des petits et des humbles qui furent aussi souvent des héros dans leur vie quotidienne.

Mais une importante partie de cette œuvre n'appartient pas à l'inspiration habituelle de notre écrivain : en effet, de même que, par les nécessités de la guerre, de paisibles citoyens se sont, devenus soldats, mués en implacables tueurs d'ennemis, de même Jean Aicard dut sortir de ses préoccupations antérieures et adopter un ton qui lui était étranger, comme on le voit par exemple dans ce poème écrit dès le 22 septembre 1914 à la suite du bombardement par les Allemands de la cathédrale de Reims :

*La Cathédrale de Reims*²

Cri de pierre que l'art divin jeta vers Dieu,
Tu meurs comme expira Jeanne d'Arc — dans le feu !
Cathédrale de Reims, reliquaire sublime !
Guillaume et ses bandits ont consommé le crime,
Suprême offense à tout l'univers comme à nous !
L'athée, à ton nom seul, pliait les deux genoux,
Châsse auguste, dont les pierres étaient des âmes !
Les égorgeurs d'enfants, les fusilleurs de femmes,
Ces reîtres, enragés de n'être pas vainqueurs,
Devaient brûler ce temple, orgueil de tous les cœurs !
Tant de stupidité confond pourtant la terre.
Cet empereur, dont l'âme est un hideux mystère,
N'est-il qu'un envieux, le plus vil, le plus bas,
Qui, sans profit, détruit ce qu'il ne vole pas !
Comme ouvriers d'horreurs, Germains, gens de massacre,
Vous vous êtes sacrés dans la ville du sacre !
De vos crimes, ce crime est l'effroyable aveu ;
Des mille horreurs qui vous accusent devant Dieu,
La dernière contrainst l'Univers à tout croire,
Tous les forfaits les plus ignobles de l'histoire ;
Les vôtres, même, sont aujourd'hui dépassés !
Les peuples, les Rois, Dieu que vous avez lassé,
Tous disent que de vos attentats — c'est le pire !

² Poème publié dans *La Revue hebdomadaire et son supplément illustré*, 23^e année, samedi 26 septembre 1914, page 1 ; puis dans *The Daily News and Leader*, vendredi 16 octobre 1914. — La cathédrale de Reims fut bombardée intentionnellement par les troupes allemandes afin de saper le moral des Français en atteignant un édifice particulièrement cher à leur cœur. Les premiers obus furent tirés le 4 septembre et d'autres bombardements eurent lieu par la suite, alors que l'édifice avait été transformé en hôpital et accueillait également des blessés allemands.

Et tous ont décrété la fin de votre empire,
Le jour de votre chute est fixé ; c'est demain.
Je vois sur son cheval, l'étendard à la main,
La vierge de Lorraine, à des millions d'âmes,
Montrer d'un doigt vengeur sa cathédrale en flammes !
Et Rome, Anvers, Strasbourg, les Slaves, les Anglais,
L'acclament. Elle crie : « En avant ! boutons-les
Hors de France ! Effaçons leur race de la terre ! »

Et Jeanne marche au front des héros d'Angleterre !

Ou encore dans cet autre poème, au ton encore plus haineux :

*La Vermine*³

Nous forçons quelquefois leurs canons à se taire,
Nous leur enlevons un drapeau ;
Mais les fourches de leurs affûts s'ancrent en terre :
Les poux entrent sous notre peau.

Dans notre sol de France, au fond de leurs tranchées,
Rentrant leurs têtes dans leurs cous,
Leurs troupes, jour et nuit, attendent, bien cachées ;
Ils sont dans notre peau, les poux !

Quelques-uns sont terrés dans nos champignonnières,
Qu'ils acquièrent en temps de paix ;
Ils s'y sont incrustés, traîtres de cent manières,
Ces poux hideux, en rangs épais !

³ Manuscrits autographes aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits XI », ou carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIV » ; une dactylographie, carton 1 S 37, dossier « Manuscrits XVII », chemise n° 367.

Avant qu'on les arrache et qu'on les extermine,
Leur nombre ira s'épaississant...
Il faudra l'extirper, pourtant, cette vermine,
Écraser ces suceurs de sang !

Ô noble et grande Europe, il faut qu'on y parvienne,
Pour ta gloire et pour ton bonheur...
Accepter dans ta peau la vermine prussienne
C'est la mort par le déshonneur !

Dans de très nombreux poèmes Jean Aicard dénonça les horreurs et atrocités commises gratuitement par l'ennemi contre des populations sans défense. Comme, par exemple, dans ces vers qui, chantés par Félix Mayol, connurent un grand succès :

1914 *Le jeune héros* *de quatorze ans :* **ÉMILE DESPRÈS**⁴

Poème de Jean Aicard, de l'Académie française,
dit par Mayol dans les casernes et les hôpitaux.

Lourches, près de Douchy ; sur la terre française,
— Fusillez ces gens-là !

— Combien ?

— Quinze !

— Non, seize !

⁴ Paris, éditions veuve Charles Mayol, 1914, in-4°, 4 pages ; poème daté à la fin « 18 septembre 1914 ». — Le poème de Jean Aicard évoque un fait réel que la presse avait popularisé.

Crie un sergent français que, par sa cruauté,
Le lieutenant, bourreau prussien, a révolté.
Dans l'ombre d'un fossé ce français agonise ;
Il prend son revolver, il se soulève, il vise,
Tire ; et le lieutenant, sans un cri, tombe mort.

Le blessé, plus mourant après ce rude effort,
S'affaisse. Il a bien dit : « Seize ! » il faudra qu'il meure.
On les fusillera, tous seize, tout à l'heure,
Quand reviendra le capitaine, qu'on attend.
Maintenant, le blessé, moribond grelottant,
Se tord, saigne, gémit, dévoré par la fièvre.
La soif, dans son gosier, brûle, et brûle sa lèvre ;
Il crie : « À boire ! à boire ! ah ! je veux bien mourir,
Mais boire, avant ! je veux boire... c'est trop souffrir ! »

82

Quelqu'un passe, un enfant de quatorze ans à peine.
Ce bon samaritain, de sa maison prochaine
Rapporte un verre d'eau qu'il offre au moribond...
Et le triste mourant disait : « Merci, c'est bon, »
Quand survint l'officier ; et, dès qu'on lui raconte
Ce beau crime d'enfant : « On va régler ton compte !
Sale enfant de français, tu t'es moqué de nous !
On va te fusiller le premier !... À genoux !... »
On lui bande les yeux. Que faire ? rien, se taire.

L'agonisant, là-bas, se roule sur la terre,
Quand, tout à coup, se ravisant, le chef teuton
Qu'entourent de joyeux soldats, (le peloton !)
Dit : — « C'est pour rire ; ouvre les yeux ; tu vois : nous sommes
Très gentils ; seulement, mon gaillard, quand mes hommes
Feront feu sur les quinze autres, toi, vivement,

Tu vas me fusiller, juste au commandement,
Ton blessé, — pour apprendre à lui porter à boire ! »

Ô Prusse ! quelle page illustre en ton histoire !

Les quinze condamnés, des mineurs innocents,
Bons français, étaient là hurlants mais impuissants.
Ils pleuraient, ils criaient : « Un enfant ! c'est infâme !
Quel lâche !.. »

Un vrai soldat de Prusse n'a point d'âme.

On tend un lourd fusil au petit... qui le prend !
Et l'écolier français songe : « Ah ! si j'étais grand ! »
Mais il est trop petit ; on voit qu'il se résigne,
Hélas !

— Alignement !

Le peloton s'aligne.

— En joue !

Et les fusils, horizontaux, sont prêts.

L'enfant doit obéir : derrière lui, tout près,
L'officier, son épée à la main, le menace.

— Feu !

Les quinze mineurs, morts, sont tombés sur place...
Mais l'enfant, oublié par l'affreux peloton,
Retourné brusquement vers l'officier teuton,
En plein cœur l'a frappé d'une balle germaine !

Ta gloire eût illustré la légende romaine,
ÉMILE DESPRÈS, noble enfant, grand nom, grand cœur !
Tu tombas en vaincu, mais c'est toi le vainqueur.

Mais cette poésie de circonstance, patriotique et militante,
quelle qu'en ait été la nécessité dans le contexte particulier de

83

cette époque, n'était pas familière à notre écrivain, toujours meilleur quand il retrouvait son inspiration première :

Noël en Provence
Poème inédit par Jean Aicard,
de l'Académie française⁵

Il est dans la tranchée obscure. Il pleut, il vente.
C'est un homme du Sud, un Provençal frileux,
Et, sous ce ciel d'où tombe une nuit d'épouvante,
Il revoit son pays, ciel et mer toujours bleus.

La ténèbre à présent se tait, semble déserte ;
Pourtant les ennemis, terrés, ne sont pas loin...
Tantôt, parmi les coups de feu, les cris d'alerte,
Il s'est dressé d'un bond, hagard, fusil au poing.

Il a, comme un lion qui rugit sa colère,
Jeté dans le tumulte une clameur de mort,
Et sur ce sol glacé, que pas un feu n'éclaire,
Il a brisé l'élan d'un ennemi plus fort.

Ce fut l'attaque sourde, et rampante, et féroce,
Mais la défense eut la beauté d'un châtement...
On assommait, noyés dans l'ombre, à coups de crosse,
Des spectres qu'on voyait tomber confusément.

Et ce fils des jardins de Provence, où l'orange
Se dore, mûrissante, au pied de l'Estérel,
Sur l'ennemi, qui lui semblait un monstre étrange,
Frappait, beau dans la nuit, héros surnaturel.

Ses vaincus écroulés, tels de vagues décombres,
Gisent par tas... Tantôt, c'était, autour de lui,
Des spectres dans une ombre où se croisaient des ombres.
Et le fils du soleil besognait dans la nuit.

Mais dans son cœur français se levaient des lumières :
La justice et le droit, qu'il porte dans son cœur,
Lui rendaient le rayon des aubes coutumières,
Exaltaient son espoir de se battre en vainqueur.

Maintenant, dans le fond de nos mornes tranchées,
Ces sillons où va naître une jeune moisson,
Fille des grains sanglants et des moissons couchées,
Il médite, et murmure une antique chanson...

Car c'est Noël. — Noël, c'est l'an nouveau qui rêve,
C'est, dans l'hiver glacé, l'espoir chaud des printemps.
C'est, dans notre Midi, le blé qui déjà lève,
C'est la promesse en pleurs des avenir chantants.

Il revoit le pays des fleurs, où rit Mireille,
Et que pleure à jamais Mignon, bleu littoral
Méditerranéen, dont le Nord s'émerveille,
Et que Goethe jaloux voudrait prendre à Mistral.

Oh ! que là-bas, même en hiver, les nuits sont douces,
Comme Noël est beau sous les grands ciels luisants !
Avec des tufs rugueux et des plaques de mousses,
Dans l'âtre l'on construit des crèches, tous les ans.

Les santons, rouges, bleus, vont par colline ou plaine,
Le meunier, les bergers, les rois si beaux à voir,

⁵ *Lectures pour tous*, 18^e année, samedi 1^{er} janvier 1916, pages 434-438.

L'aveugle et le boiteux se hâtant à grand-peine,
Auprès d'un étang fait d'un débris de miroir.

Voici Jésus, couché sur de la paille fraîche,
Sous un toit tout percé par où siffle le vent ;
Et l'enfant du logis, joyeux devant la crèche,
Bat des mains, et l'aïeul la contemple en rêvant.

Même pauvre, la table a, sur des nappes blanches,
Les dattes et l'orange, un pichet de vieux vin ;
Un pin porte des feux accrochés dans ses branches,
Et, germé sur un plat, frémit le blé divin.

Ce froment qui fera le pain, le pain de vie,
Fut semé sur ce plat, le jour de la Toussaint ;
Il dit : « Tout doit renaître », et l'aïeule ravie
Est jeune dans ses fils rassemblés en essaim.

On a béni le feu. L'ancien de la famille
Prend la fiasque de vin, avant d'être attablé,
Et, grave, sur la bûche énorme, qui pétille,
Verse un peu de ce vin, sacré comme le blé.

Le soldat rêve. Oh ! la Noël ! le doux mystère !
Oh ! les vieux chants naïfs qu'il disait tout enfant !
Le vin de son enclos, et le blé de sa terre !
C'est pour eux qu'il se bat ; c'est cela qu'il défend !

Il voit l'étoile d'or qui, dans la nuit féconde,
Guide bergers et rois vers le tendre Jésus,
Vers Jésus dont le verbe apprit l'amour au monde,
La charité, que les Germains n'ont jamais sus.

D'une âme courageuse et jamais fatiguée
Nous t'aimons ! et nos fils t'adorent à genoux,
Charité sainte ! c'est à nous qu'il t'a léguée,
Et nous te défendrons pour le monde et pour nous.

Le soldat rêve. Il voit, au pays de Provence,
Les familles autour du feu de la Noël ;
Il se voit retrouvant un bonheur qu'il devance,
Et reprenant sa place, au foyer maternel.

C'est cela qu'il défend : c'est la maison chérie,
C'est l'amour fraternel trop souvent oublié,
Le sacrifice auguste et la douce patrie,
La France, nation d'amour et de pitié.

Jean Aicard a pu faire paraître, durant la première guerre mondiale, quelques grands textes, en nombre restreint en raison des difficultés économiques générées par le conflit – pénurie de papier, personnel réduit dans les imprimeries...

Ce sont principalement trois grands poèmes :

– *Le Témoin. 1914-1916*, Paris, Ernest Flammarion, mars 1916, in-16, xvi-144 pages. En pleine guerre, ce recueil oppose l'esprit germain qui incite aux horreurs de la guerre à l'amour de la Liberté et au respect du Droit qui caractérisent les Français.

– *Des Cris dans la mêlée. 1914-1916*, Paris, Ernest Flammarion, novembre 1916, 338 pages. Recueil d'articles écrits pour le journal *La France*, formant une chronique de la guerre telle qu'elle fut perçue et vécue par notre écrivain.

– *Le Sang du sacrifice... avec traduction anglaise et italienne. Poésies dédiées aux Nations alliées*, Paris, Ernest Flammarion, décembre 1917, in-16, 296 pages. C'est l'hommage de Jean Aicard à la France, à la Belgique, à la Russie, à l'Angleterre, et à toutes

les nations qui ont combattu pour la Liberté et le Droit... ainsi qu'aux blessés et morts de la Grande Guerre dont l'héroïsme a sauvé la civilisation occidentale⁶.

Puis le roman *Arlette des Mayons. Roman de la terre et de l'école*, Paris, Ernest Flammarion, 1917, 298 pages (prépublication en feuillets dans *Les Annales politiques et littéraires*, du dimanche 29 avril 1917 au dimanche 5 août 1917). Dans ce roman moral, l'écrivain prône le retour aux valeurs fondamentales qui ont fait la stabilité et la grandeur de la France : Arlette, qui rêve de fortune, d'amour et d'existence facile à la ville, est l'antithèse de la jeune villageoise travailleuse et fidèle au mode de vie traditionnel de la campagne.

Et enfin un essai *Comment rénover la France ? L'École créera l'unité morale, la Leçon de la guerre, l'Église et l'État, les Boy-scouts, le Petit Livre de l'unité morale*, Paris, Ernest Flammarion, juillet 1922, in-16, VIII-252 pages. Dans cet ouvrage qui regroupe des conférences et écrits à visée morale, l'auteur donne des directives pour une nouvelle éducation destinée à relever le pays après les perturbations dues à la guerre : c'est par l'école et par l'enseignement que l'on pourra relever la jeunesse française, recréer l'unité morale, apprendre aux Français à respecter les droits de la raison et ceux de la foi religieuse. Dans ce travail très original et tout à fait oublié de nos jours, notre écrivain a poursuivi une réflexion dirigée par son inspiration habituelle, et qu'il avait déjà entreprise bien avant le conflit, notamment à destination des enfants des écoles primaires⁷.

⁶ Le poème *Le Sacrifice*, qui forme le cœur de cet ouvrage a été publié en 1916 avec les moyens réduits du temps de guerre. Première publication respectant scrupuleusement les directives de l'auteur dans : *Aicardiana*, 2^e série, n° 12, juin 2015, avec une introduction de Dominique Amann.

⁷ Cf., par exemple, *Le Jardin des enfants. Poésies. Recueil méthodique pour l'enseignement moral. Cours moyen*, Paris, Hatier, mars 1914, in-16, XII-274 pages.

Le projet de publier le théâtre de guerre – une dizaine d'actes uniques destinés à des troupes d'amateurs – n'a pas abouti.

Avant que ne s'achève la commémoration du centenaire de la Grande Guerre, je m'attacherai à développer quelques aspects originaux de cette œuvre intéressante dans les prochains numéros d'*Aicardiana*.

VERTIGE¹

Pierre LOTI

Dans ces dessins d'enfantine cosmographie qui, au temps des premiers Pharaons, se faisaient à Memphis, le ciel était figuré par une voûte sphérique à laquelle des fils suspendaient les étoiles, et, sous les différents pays de la terre, naïvement tracés en couleurs, une partie ombrée en noir, qui descendait jusqu'au bas de la feuille de papyrus, s'appelait : *base du monde*. Au fond de leurs esprits dégagés plus fraîchement que les nôtres de la matière originelle, ne se demandaient-ils pas déjà, ces hommes aux intuitions merveilleuses, ne se demandaient-ils pas ce qu'il pouvait bien y avoir plus haut, plus haut, au-dessus de la voûte bleue où les étoiles s'accrochaient ? L'infini, l'inconcevable infini dont nos âmes sont maintenant obsédées, est-ce qu'ils commençaient d'en pressentir l'épouvante ?

Et, pour eux, sur quelle autre chose, plus stable encore, cette *base du monde* posait-elle ? Est-ce qu'il leur venait à l'idée de se demander : en dessous, encore plus en dessous, que trouverait-on bien ? Alors, toujours, toujours, des couches plus profondes, se soutenant les unes les autres ? Et ainsi de suite *indéfiniment* ? Ou bien, qui sait... du vide ? Mais alors, comment ces bases tiendraient-elles, car le vide, c'est du néant où tout tombe ?...

¹ NOTE DE LA RÉDACTION : *Revue des deux mondes*, 6^e période, LXXXVII^e année, volume XXXVII, jeudi 15 février 1917, pages 721-729. – Les autres notes de bas de page appartiennent à la publication.

Hélas ! oui, à présent nous le savons, nous que la Connaissance a déséquilibrés, nous le savons, qu'en dessous, c'est le vide, le vide auquel il faut toujours logiquement et inexorablement aboutir, le vide qui est souverain de tout, le vide où tout tombe et où vertigineusement nous tombons sans espoir d'arrêt. Et, à certaines heures, si l'on s'y appesantit, cela devient presque une angoisse de se dire que jamais, jamais, ni nous-mêmes, ni nos restes, ni notre finale poussière, nous ne pourrons reposer en paix sur quelque chose de stable, parce que la stabilité n'existe nulle part et que nous sommes condamnés, après comme pendant la vie, à toujours rouler éperdument dans le vide où il fait noir. S'accélère-t-elle, notre chute, comme c'est la loi pour toutes les autres chutes appréciables à nos sens ? Ou bien est-ce que, à travers les espaces auxquels on tremble de penser, la folle vitesse de notre soleil demeure constante ? Nous n'en savons rien, et n'en pourrons rien savoir jamais, puisqu'il n'existe et ne peut exister nulle part aucun point de repère qui ne soit en plein vertige de mouvement, puisque cette vitesse, qui déjà nous fait peur, nous ne pouvons l'évaluer que d'une façon relative, par rapport à celle d'autres pauvres petites choses, — d'autres soleils, — qui tombent aussi... Et puis, comble d'effroi, tout le cosmos qui, aux yeux d'observateurs insuffisamment avertis, semble admirable par sa ponctualité d'horloge permettant de calculer, des siècles à l'avance, la minute précise d'un passage ou d'une éclipse, ce cosmos n'est au contraire que désordre, tohu-bohu d'astres, chaos insensé, frénésie de heurts et de mutuelles destructions... Dans un étang aux surfaces immobiles, si nous jetons une pierre, nous voyons pendant quelques secondes des cercles concentriques se former, semblables à des orbites de planètes, et se développer et se suivre avec une régularité absolue, jusqu'à épuisement de l'impulsion initiale, ou bien jusqu'à l'instant où une autre pierre lancée viendra brouiller l'harmonie de ces courbes

parfaites. Eh bien ! mais il en va de même pour ces exactitudes célestes, devant quoi les non-initiés s'extasiaient (2) ; pendant quelques milliards d'années, — qui sont comme les secondes du temps éternel, — dans chaque groupe stellaire, à partir de l'instant où la secousse initiale l'a mis en mouvement, tout continuera bien en effet à tourbillonner suivant les lois de la gravitation, — lois trop effarantes du reste pour notre raison humaine, effarantes par le seul fait qu'elles *existent* et que *rien ne pourrait faire qu'elles n'existent pas*. Et cela durera, chronométriquement, si l'on peut dire ainsi, jusqu'à l'heure inéluctable du choc contre un autre groupe en marche affolée, ou contre quelqu'un de ces monstrueux astres morts qui roulent, obscurs, dans le vide obscur.

Heureux les simples qui ignorent tout cela ! Heureux les légers ou les très sages qui peuvent vivre sans y trop penser !... Or, ces redoutables aperçus des cosmogonies, que la prudence commandait de cacher, comme les formules des explosifs, dans des arches hermétiquement fermées, nous les divulguons déjà aux enfants de nos écoles primaires où ils concourent pour leur part au déséquilibre des générations nouvelles !

Pauvre petite science humaine, qui nous a bien appris que non seulement les astres tombent, mais qu'en outre il a fallu qu'ils fussent lancés ! Elle nous a presque fait connaître aussi comment a dû s'effectuer le lancement de notre Terre infime ; mais elle ne nous apprendra jamais, jamais, pourquoi, comment et par qui fut lancé notre soleil (3), — et lancé avec ce mouvement de giration que, plus tard, nous-mêmes, arrivés au summum

² [Note 1 de la page 722] Napoléon I^{er} fut, si je ne me trompe, l'un de ces non-initiés qui citait la régularité des tournolements célestes comme preuve de l'existence de Dieu.

³ [Note 1 de la page 723] Quelques nouvelles hypothèses assez admissibles viennent d'être émises, je le sais, sur la genèse du soleil, mais elles soulèvent encore, — et toujours et toujours, — de nouveaux *pourquoi* plus effroyables ; alors, à quoi bon ?

de ce qu'on appelle progrès, nous avons fini par savoir donner à nos obus, pour en augmenter la vitesse meurtrière.

Quel foyer d'épouvante, ce soleil qui nous entraîne à sa suite dans des régions sans cesse nouvelles de l'infini noir, et dont la force attractive se tient toujours prête à faire dévier notre pauvre planète de son ellipse frénétique, à la happer comme une négligeable poussière, dès que faiblirait la vitesse qui la sauve, pour l'anéantir dans ses continuels cyclones de feu ! Ce soleil, que nous ne soyons qu'une émanation de lui, soit ! Qu'il ait été, — je le veux bien, devant l'évidence il faut se résigner à l'accepter, — le réservoir de toute la matière première de ce monde matériel au milieu de quoi notre vie se consume à se débattre, le réservoir de tous nos organismes humains, et même des fraîches fleurs et des yeux candides de nos enfants, jusque-là, je m'incline. Mais, quant à admettre que, dans la brutale fournaise, ait été contenue aussi toute la réserve de ce qui devait former nos âmes et de ce qui parfois, en elles, atteint au sublime, — l'abnégation, le sacrifice, l'amour, la charité, la prière, — non tout de même ; devant cette hypothèse matérialiste, le bon sens se cabre. Non, tout cela qui nous éblouit de quelques rayons enchantés, dans notre affreuse nuit, tout cela nous est venu, nous ne saurons peut-être jamais d'où, mais assurément d'ailleurs, de plus loin et de plus haut...

Pauvre petite humanité, issue, avec son cortège de souffrances et de crimes, du grand brasier solaire, elle voit son évolution s'accélérer aujourd'hui trop furieusement, comme s'accélérent toutes les longues chutes dans les abîmes ! Il y a quelque deux cent mille années qu'elle a surgi tout à coup, nous ne saurons jamais pourquoi, à la surface de cet atome cosmique, la Terre, qui aurait si bien pu demeurer vide et ne pas promener dans l'espace tant d'âmes désespérées et de corps sanglants. Énigme de plus, elle est apparue sans doute sous un aspect déjà parfait

tement humain, car on n'a jamais trouvé, quoi que l'on en ait prétendu, sa filiation tant cherchée... Après avoir indéfiniment végété dans les cavernes, elle a connu un apogée presque subit lors de ce merveilleux élan de foi qui a duré quelques millénaires, mais qui s'épuise et qui, faute de sève et de jeunesse, ne se reproduira jamais ; à cette envolée nous devons les vieux temples de l'Égypte et de l'Inde, les jardins de l'Hellade, où se promenaient, en devisant de nouveautés sublimes, d'incomparables péripatéticiens, et enfin les Catacombes de Rome, et puis nos profondes cathédrales avec leur pénombre tout imprégnée de confiantes prières. Mais, c'est déjà dans le passé tout cela, et ne semble-t-il pas que la suppression de cette même humanité, ou tout au moins son départ pour *ailleurs*, soit désirable et peut-être même proche, puisque la voici déséquilibrée par la Connaissance et prise d'un vertige qui ne se guérira plus ! Aujourd'hui, au lieu des lointains, mais radieux espoirs, nous avons les convoitises immédiates, l'alcool et la détresse. Au lieu des hautes basiliques, magnifiquement édifiées par des artistes inspirés, nous avons le honteux et imbécile obus allemand, qui passe au travers, et les gerbes d'écume des explosions sous-marines et le cauchemar de ces grandes caricatures d'oiseaux en acier qui, au-dessus de nos têtes, promènent la mort. Un vent de laideur et de crime souffle en tempête sur le monde...

C'est du reste de notre Europe qu'est venu tout le mal. Et pourtant avons-nous été assez fiers de notre *progrès* ! Ces Hindous contemplatifs, tous ces peuples d'Orient qui nous dépassaient dans l'intuition des choses métaphysiques, même dans la poésie, dans le rêve, les avons-nous toisés d'assez haut, parce qu'ils avaient le bonheur d'être un peu des arriérés de la science positive et ignoraient le tournoiement désordonné des soleils, ainsi que les secrets de la chimie, la composition de cette mélinite ou de cette cheddite qui nous fauchent par

milliers ! Et, pour achever la confusion de notre orgueil, en plein milieu de notre Europe, une race non perfectible a pullulé plus vite que les autres, cette race de Germanie qui déjà, au temps de Varus, emplissait de dégoût les Romains par *son incroyable mélange de férocité et de mensonge* ; tout lui est bon pour tuer, à cette race de rebut, non seulement les obus énormes et les balles pointues, mais encore les toxiques, les microbes et les virus ; il semble qu'elle ait reçu, de la part de cet élément de la Trinité hindoue qui fut dénommé Shiva, prince de la Mort, la mission spéciale d'exterminer ; le rôle où elle se complaît rappelle celui de ces poissons voraces qui se réunissent par myriades et passent leur vie à manger les autres. Et, même quand nous aurons vaincu sa force homicide, elle demeurera parfaitement destructive de tout calme et de toute beauté, en développant à outrance son Industrie, qui est la négation de l'Art, en propageant partout l'usine, qui est l'étiollement physique de l'homme et l'exploitation des pauvres ouvriers en troupes. Ils s'en vont, hélas ! les petits métiers d'autrefois, où chacun, loin des hauts fourneaux meurtriers, exerçait librement son habileté personnelle et son artistique fantaisie ; ils s'en vont, et bientôt l'Orient même ne les connaîtra plus... Cher Orient, qui demain aura cessé d'exister et qui était pourtant le dernier refuge de ceux qui souhaitent encore vivre dans le silence, la méditation, peut-être la prière, sans entendre les sifflets des machines, les résonnances des ferrailles, ni les discours subversifs et ineptes, arrosés d'alcool ! Et le calme, hélas ! nous sera refusé de plus en plus, à nous et à notre descendance, pendant ces temps, très comptés sans doute, qui restent encore à nos races humaines pour vivre et se reproduire, au milieu du déchaînement de tous les explosifs. La Science perfide nous a conduits au plus terrible tournant de nos destinées. Tout ce qui avait duré avec nous depuis quelques siècles, tout ce qui nous semblait solide pour nous y appuyer,

chancelle brusquement par la base, se désagrège ou change. Et l'enseignement matérialiste jette dans nos âmes le désarroi mortel à quoi nous devons ces milliers de fous et cette croissante criminalité de l'enfance, signe que la fin est proche... Ce que je viens de dire, je n'ai, bien entendu, aucune prétention que ce soit un peu nouveau ; rien, je l'accorde, n'est plus pitoyablement ressassé. Du reste, tout est ressassé sur la terre. Si j'ai essayé de répéter tout cela à ma façon, pour le faire peut-être mieux entendre de mes frères intellectuels, simples comme moi, et pour en aviver chez eux l'épouvante, c'est dans le but de leur communiquer, après, des réflexions, — oh ! bien simplistes et à notre portée, — mais qui pourront peut-être leur procurer, ainsi qu'à moi-même, quelque apaisement...

(Simple, oui, je ne suis qu'un simple, que des engrenages ont emporté, et qui a manqué sa vie ; je n'étais pas né pour m'éparpiller sur toute la terre, m'asseoir au foyer de tous les peuples, me prosterner dans les mosquées de l'Islam, mais pour rester, plus ignorant encore que je ne suis, dans ma province natale, dans mon île d'Oléron, dans la vieille demeure au porche badigeonné de chaux blanche, près du petit temple huguenot où j'ai prié, enfant, avec une telle ferveur, — très humble petit temple que, du fond des lointains de l'Afrique ou de l'Asie, j'ai plus d'une fois revu en rêve, dans la rue d'un village désuet, à côté de certain mur de jardin que dépasse la verdure sombre de grands oliviers...)

Ce que je voudrais leur dire, à mes frères inconnus, c'est que, plus le vertige et le chancellement nous entourent et nous affolent, plus il faudrait s'efforcer d'établir au contraire dans nos âmes la paix et la stabilité. Ce conseil, oh ! tout le monde aurait su le donner, je suis le premier à le reconnaître ; mais personne, plus que moi jadis, n'a douté qu'il fût possible de le suivre. Cependant, je m'y rallie de plus en plus aujourd'hui ; plus que

jamais, je crois que la paix intime peut à la rigueur se retrouver, non pas seulement par résignation détachée, mais aussi, qui sait, par espoir d'autre chose, pour ailleurs, pour plus tard...

*

* *

Et voici un autre raisonnement, pour le moins aussi simpliste, et plus facile encore à battre en brèche, parce qu'il a une vague prétention de s'appuyer sur quelque chose comme une donnée précise ; — et cependant il me semble qu'il rassure. La science, il est depuis longtemps entendu, n'est-ce pas, qu'elle n'explique et n'expliquera jamais rien du tout, si ce n'est les bagatelles du seuil ; plus elle marche, plus elle pénètre, et plus elle développe en avant de notre route les champs déjà démesurés de l'inconcevable, plus elle nous apporte l'effroi, le vertige et l'horreur. Toutefois, dans les troublantes officines de ses investigations que nous appelons laboratoires, elle vient de faire une découverte qui n'a pas eu, semble-t-il, le retentissement mondial qu'elle mérite, mais d'où l'on peut déduire quelque espoir. Naguère encore on disait : la matière est divisible à l'infini, — eh bien ! il ne paraît plus que ce soit vrai pour la *matière organique*. On disait : aux yeux de la Nature, il n'y a pas des choses grandes et des choses petites ; l'œuvre créatrice peut s'exercer jusqu'à l'infini, dans le petit comme dans le gigantesque, car les microscopes, à mesure qu'augmente leur grossissement, nous montrent toujours, toujours des organismes aussi compliqués chez de plus infimes microbes (qui sont, bien entendu, féroce-ment armés pour en tuer d'autres), et, plus le grossissement augmentera, plus il nous en montrera encore, sans limite qui puisse être atteinte. Eh bien ! ce n'était pas vrai : un moment arrive, un moment plein de révélations insondables, un moment très solennel, où *il n'y a plus rien*. En effet, on a découvert que si, entre deux surfaces absolument, mathématiquement planes et

polies, on comprime, à l'excès, du plasma, il n'y reste plus ensuite aucun germe pouvant encore donner de la vie, même élémentaire, tout y est mort par écrasement, mort pour être devenu *trop petit* ; il y a donc, dans la petitesse, une limite que la Nature créatrice ne peut plus franchir, et au-dessous de quoi tout son pouvoir, que l'on supposait souverain et innombrable, est en défaut.

Alors, si nous prenons pour exemple ces *demi-êtres* si spéciaux, déjà tout juste appréciables au microscope, dont la communion, au dire de la science, suffit à assurer la continuité des races, et en particulier de la race humaine, il faudrait, bien entendu, avec la thèse purement matérialiste, que chacun de ces atomes-là contînt, en plus des germes de toutes les hérédités physiques avec leurs plus menus détails, ceux encore de toutes les hérédités morales, le caractère, l'intelligence, le génie, la tendre pitié. Or, *matériellement*, il n'y a pas place en eux pour la millième partie de tout cela, — à moins de tomber à des dimensions bien au-dessous de celles que la Nature exige pour en tirer quoi que ce soit. Il est donc à tout prix nécessaire que ces atomes, qui incontestablement reproduiront tout un monde de vices ou de transcendantes qualités, aient été traversés, imprégnés, pourrait-on dire, par un rayon échappant à toute mesure de poids ou de grandeur, autrement dit par un rayon *immatériel*...

L'immatériel ! Voici donc à quelle conclusion de portée incalculable me semblerait conduire cette expérience de l'écrasement, qui fut peut-être fortuite et passa presque inaperçue. Et, du moment que l'immatériel commence de s'indiquer à notre raison, tout s'éclaire, tous les espoirs deviennent possibles ; la terreur diminue ainsi que le vertige. Affranchis, si peu que ce soit, des accablantes forces physiques, délivrés du temps, des dimensions et de l'espace, nous avons moins peur des infinis

vides, et de l'énormité des soleils, et de la vitesse de leur éternelle chute. Et, en attendant d'en savoir davantage, nous supportons déjà mieux, n'est-ce pas ? cette fièvre brûlante qui sévit, de nos jours, avec délire et rage de tuerie, sur notre petite planète à bout de souffle.

Oh ! certes, elles sont trop aisément attaquables, ces frêles conclusions, sans doute plus intuitives que déduites. Mais on m'accordera que celles du matérialisme exclusif, outre qu'elles nous poussent tout droit au suicide et au crime, ne tiennent pas davantage. Puisque nous avons maintenant acquis l'absolue certitude de ne jamais rien comprendre et de nous heurter de plus en plus au Terrible et à l'Absurde, dressés devant nous dans les ténèbres, j'incline plutôt à me rapprocher de ceux qui font confiance aveugle à nos grands ancêtres illuminés ; ces fondateurs de nos religions, étant moins desséchés que nous par la science et les vaines agitations modernes, restaient beaucoup plus aptes à entrevoir directement le Divin. Qu'importe après tout que des adeptes d'autrefois, ameutés autour d'eux comme autour de sauveurs, aient trop encombré, de dogmes puérilement précis et d'images orientales, leurs révélations premières ; passons au travers de tous ces apports qui rapetissent et qui éteignent ; passons avec respect, mais passons, pour ne nous arrêter qu'à l'Espérance, qui nous attend peut-être encore derrière ces rideaux de vénérables nuages.

Ce n'est pas nouveau non plus, c'est au contraire connu et banal à l'excès, cette tentative de repli vers des espoirs anciens, après que l'on a constaté que partout ailleurs il n'y a que plus d'illogisme encore. Cependant j'ai tenu, avant de rentrer dans le silence de dessous terre, pour un temps que j'ignore, sinon pour l'éternité, j'ai tenu à en parler à ceux que je regarde comme mes vrais frères, à ceux qui, avec une anxieuse confiance,

suivent l'évolution de mon entendement personnel, et vis-à-vis de qui je me sens charge d'âme.

*

* *

Mais, hélas ! j'ai dit cela très mal avec incohérence, et surtout beaucoup trop en hâte, entre deux séjours aux armées du front...

Jean AICARD

Le Labyrinthe

Un acte en prose

NOTE DU RÉDACTEUR :

Entre *Les Jeunes Croyances* et *Les Rébellions et les Apaisements*, Jean Aicard a composé quelques pièces de théâtre, sous la forme d'actes uniques pour un nombre très restreint de personnages. *Le Pierrot de cristal* et *Au clair de la lune* ont été publiés en 1911 par Ernest Flammarion dans le théâtre de notre écrivain. *Le Labyrinthe* n'a jamais été publié.

Les archives municipales de Toulon en conservent un très joli manuscrit parfaitement mis au net (carton 1 S 19, dossier « Ms 16 »). Je publie ici le texte du manuscrit sans tenir compte des quelques corrections faites ultérieurement, hormis la suppression du personnage du jardinier muet qui ne fait qu'une très brève apparition. En revanche, j'ai retenu les compléments de mise en scène décidés lors des répétitions de la pièce.

Un argument très convenu — ici, la déclaration d'amour — est traité selon un scénario tout aussi convenu — la méprise, ou l'incompréhension. Ce schéma, qui paraîtra aujourd'hui très suranné, était alors très prisé.

Ces piécettes en un acte constituaient principalement des exercices pour débutants. Elle fournissaient un petit répertoire original et facile pour les troupes d'amateurs, alors très nombreuses, ou les salons bourgeois.

Dominique AMANN

PERSONNAGES

MARIO
 LAURENT DE LINIÈRES
 LE COMTE
 JEANNE, fille du comte, jeune veuve

Le théâtre représente un jardin ; allées se perdant au fond, dans les arbres. À gauche une maison blanche avec perron ; à droite, au second plan, un dôme de feuillage, de lierre, de fleurs, soutenu par un treillis et, dessous, des sièges, une table de marbre. À droite, dans la coulisse, l'allée qui mène au portail du jardin.

C'est dans quelque pays bleu. Les costumes sont charmants.

SCÈNE I.**Le comte, Jeanne.**

Le comte, sur le perron, parle à un personnage qui est dans la maison. Jeanne est assise sous le treillis. Elle lit.

LE COMTE, à la cantonade.

Oui, Francine, mettez tout votre art à nous faire un repas délicieux, tout votre art, entendez-vous, Francine, tout votre art. *(Il descend. Apercevant sa fille :)* Vous voilà, madame ma fille ? Et que faites-vous là ?

JEANNE.

Je lis.

LE COMTE.

Tu lis ? et quoi donc, s'il vous plaît ? Quelque œuvre de poète ? Tu lis ? Tu ne lis point ! Un livre entre les doigts, tu te redis à toi-même tes rêveries, les chansons de ton cœur !... Eh ! Eh ! lorsque l'on est amoureux !...

JEANNE.

Mon père !

LE COMTE.

Ma fille ! Les mots vous effarouchent !... Ah ! que voilà bien les femmes ! Voyons, les deuils sont-ils éternels ? Ils ne le sont pas, et ne doivent pas l'être. Quoi ! pour avoir perdu, toute jeune, un mari que vous veniez de prendre, vous seriez condamnée à n'aimer jamais, et, pour avoir été mariée, vous seriez condamnée à rester vieille fille ?

JEANNE.

Non, mon père, et ce n'est point cela...

LE COMTE.

Eussiez-vous, par hasard, préféré, dites-moi, que je fusse aveugle ? Que je ne visse point votre tristesse au fond de vos grands yeux. Que je ne vous disse point : « Vous aimez ! » Non, non, non ! n'est-ce pas ? (*S'asseyant*) Et quand j'ai eu votre secret, comment en ai-je usé ? et cela vous a-t-il déplu ? Je lui ai écrit à votre Mario, je lui ai dit : « Mario, je vous ai élu, dans mon cœur, pour gendre. Il y a trois mois, quand je suis allé visiter votre père, et passer avec ce vieil ami quelques semaines, vous avez vu ma fille, ma fille vous a vu, vous vous connaissez et je compte qu'elle agréera l'offre de votre amour, car j'ai deviné que vous l'aimez ; accourez, je vous attends ! » Ai-je mal agi, dites-moi, fille ingrate, et cela vous est-il pénible que Mario arrive tout à l'heure et que j'aie de ce pas à sa rencontre ? Allez ! faites-vous belle ! Non, plutôt ! reste ainsi. Tu es ainsi on ne peut mieux, mon enfant ! Donne ton front, que je le baise ! Adieu !

Exit.

SCÈNE II.

JEANNE, *seule.*

Allez, bon père, je suis prête ; mais si vous croyez qu'il me suffira de revoir Mario et de l'entendre me dire simplement : « Je vous aime ! » pour qu'à mon tour je lui répète ces trois mots desquels dépend la vie, vous vous trompez. En vérité, l'amour se doit prouver ! Il serait trop commode, à ce jeune homme, de rencontrer une femme qui l'aime éperdument et dont le père favorise les désirs ! Pas un homme à votre place ne manquerait de se dire amoureux et j'ai quelque droit, certes ! de me méfier de vous ! (*Passant à gauche.*) Ah ! j'eusse aimé mieux peut-être avoir un père farouche et tyrannique, qui fût bonne garde autour de moi et contrariât les vœux de celui que j'aime, pour voir comment celui-là braverait sa colère, et quelle ardeur il mettrait à forcer les grilles du jardin et à escalader le treillis de cette tonnelle pour monter jusqu'à mes fenêtres et me baiser furtivement la main ! — Dieu ! que j'aurais de joie à le voir, désespéré de mes froideurs, pleurer et m'implorer ! Il sera beau sans doute avec des larmes dans les yeux, à genoux et murmurant : « Jeanne !... Jeanne ! » C'est alors seulement qu'il m'aura méritée.

SCÈNE III.

Jeanne, le comte qui arrive essoufflé.

LE COMTE.

Ma fille, les voici ! je les aperçus de loin, j'ai préféré les précéder et t'avertir...

JEANNE.

Comment ! les voici !... il n'est donc pas seul ?

LE COMTE.

Justement, ils sont deux, Jeanne, et c'est de quoi j'ai voulu t'avertir.

JEANNE, *se retirant pensive.*

Ah ! Il n'est pas venu seul !...

Elle sort à gauche.

SCÈNE IV.

Le comte, Mario, Laurent.

LE COMTE.

Mon cher Mario, embrassons-nous ! Je vous ai vu venir de loin ; mon intention d'aller à votre rencontre a été vaine grâce à la hâte gracieuse que vous avez mise à arriver chez moi, dès pied-à-terre. Soyez le bienvenu ! (*À Laurent :*) Soyez le bienvenu !

MARIO, *présentant Laurent.*

Comte, un ami à moi, Laurent de Linières, que vous avez vu sans doute chez mon père et qui...

LE COMTE.

Monsieur, je suis ravi de votre visite, je ferai en sorte que vous en soyez aussi heureux que moi ; nous vivons librement ici, sans soin de l'étiquette et des vaines formules... Et ! tenez, par ce temps, en tel pays, l'air du jardin vaut mieux cent fois que

celui des salons les plus frais ; asseyez-vous donc là, à l'ombre. On vous apportera des rafraîchissements, mes jeunes amis, et, un peu plus tard, nous dînerons au plein air ! Et vive Dieu ! soyons joyeux !... Je vais prévenir ma fille de votre arrivée.

Il sort à gauche.

SCÈNE V. Mario, Laurent.

LAURENT.

Eh bien ! Mario, que dis-tu de cet homme ?

MARIO, *distrain.*

Je dis de cet homme, Laurent, qu'il a une fille charmante.

Un silence.

LAURENT.

À quoi penses-tu, Mario ?

MARIO.

À toi, Laurent !

LAURENT.

À moi ! — Et que penses-tu de moi ?

MARIO.

Tu as voulu m'accompagner ici à toute force ; je n'ai pas su t'en empêcher.

LAURENT.

Mais...

MARIO.

Ne m'interromps pas. Laisse-moi m'expliquer en toute franchise. Tu es un bon cœur, un ami vrai, je crois. Je t'aurais fait de la peine en repoussant avec ténacité ton offre de me suivre. On accepte souvent ainsi par amitié des choses qu'on ne voudrait pas. Je suis sincère, je sais que tu m'aimes et je ne crains pas de te dire ce que je pense, à cause de cela. Eh bien ! laisse-moi te faire une prière : tu es un étourdi bruyant, je suis un rêveur silencieux. Tu n'as jamais aimé, tu ne connais pas le bonheur : tu as de la joie et des amourettes. Tu ne sais pas assez qu'un éclat de rire ou un mot d'esprit fait parfois envoler le charme de l'amour. Je te supplie d'avoir égard à ce que je te dis. Tu es venu ici avec moi ; c'est bien. Ta présence peut m'être douce si tu sais te taire en me serrant la main. Ne me gêne pas mon rêve. Ne fais pas de bruit autour de nous, je te le demande en grâce !

LAURENT, *avec une bonhomie sincère.*

J'entrevois ta pensée, Mario, je comprends. Il sera fait selon ton désir... je tâcherai... je crois avoir compris !

MARIO.

Le comte ne revient pas !

LAURENT.

Tu t'impatientes ! Déjà ! Amoureux ! (*S'asseyant.*) Tu m'affirmais donc tout à l'heure, Mario, qu'une femme qui te répondrait : « Je ne vous aime pas ! » quand tu lui dirais « Je vous aime ! » tu l'abandonnerais avec indifférence ?

MARIO.

Je n'ai pu dire cela, Laurent. J'ai dit que je m'éloignerais à jamais de cette femme, et que je ne passerais pas honteusement

une minute de plus à ses pieds. À quoi bon supplier ? à quoi bon ? — Serait-ce sa faute si elle ne m'aimait point, et y pourrais-je changer quelque chose ? Ou si elle m'acceptait pour époux, que gagnerais-je à être un mari à qui on préférerait bientôt un amant ? — Je m'éloignerais de cette femme, oui, je le répète, je la fuirais en pleurant, mais je la fuirais ! J'irais reprendre mes travaux, ma vie ; et je ne l'oublierais peut-être pas, mais je ferais semblant de l'oublier.

LAURENT.

Ces choses dont tu parles sont redoutables, Mario ! — Voistu, je ne regrette pas d'avoir voulu te suivre, de m'être imposé à toi ! Me voici à tes côtés, tout prêt à te soutenir si tu chancelles, et à m'employer pour t'éviter un mal. — Tu l'aimes donc beaucoup cette enfant ? — Car c'est une enfant, n'est-ce pas, quoi qu'elle ait vingt ans et soit déjà veuve. Tu l'aimes donc beaucoup ?

MARIO.

Comme un fou, Laurent ! Je suis ivre, fou d'amour et mon cœur est plein des mêmes frissons que j'avais quand nous courions ensemble là-bas, à travers le parc immense, chez mon père.

SCÈNE VI.

Mario, Laurent, le comte, Jeanne qui a changé de toilette. Ils viennent de la gauche.

LE COMTE.

Messieurs, voici ma fille !

MARIO, *saluant.*

Madame !

LAURENT, *empressé.*

Madame, je n'espère pas que vous vous souveniez de m'avoir vu ; j'ose donc vous le rappeler ; c'était chez le père de Mario, il y a trois mois...

JEANNE, *aimable.*

Certainement, monsieur, je m'en souviens !

LAURENT, *à part. Après avoir salué de nouveau.*

Bah ! elle s'en souvient !

JEANNE.

M^r Laurent de Linières ? N'est-ce-pas ?

LAURENT, *à part, après s'être incliné.*

Elle est adorable !

LE COMTE, *riant.*

Allons ! allons ! Voilà qui est bien ! le bras aux dames, jeunes gens, et venez visiter un peu les détours de notre jardin, un joyeux petit labyrinthe !

Pendant qu'il parle, Mario et Laurent sont embarrassés tous deux par leur position respective. Mario à gauche de Jeanne, Laurent à sa droite, cherchant l'un à donner, l'autre à ne pas donner son bras à la jeune femme. Jeanne prend enfin celui de Laurent. Le comte s'aperçoit de cela et s'écrie :

Eh, mais ! c'est donc Mario qui sera mon compagnon ! Excusez, Mario ! ceci ne me va guère ! Vous êtes ennuyeux, dans la conversation. (Pour moi s'entend !) Comme... comme une

mouche dans un champagne ! Je vous lègue généreusement à ma fille à qui je vous souhaite d'être plus agréable et je réclame votre ami ! Ça, Laurent, venez près de moi ! Vous vous entendez, vous, en horticulture à ce que j'ai ouï dire, ou du moins en botanique, et j'ai des choses intéressantes à vous montrer dont se soucie fort peu ce Mario ! Venez-donc !

Embarras. Laurent quitte le bras de Jeanne et va au comte. Mario et Jeanne restent en présence, un instant silencieux. Le comte et Laurent s'éloignent dans les allées du fond, et l'on entend la voix du comte s'éteindre peu à peu et se perdre ; il dit :

Voyez-vous ce palmier, il me fut apporté d'Amérique, il y a cinq ans, par un officier de marine de mes amis ; je le plantai haut comme cela... il a grandi, en cinq ans, d'une étonnante manière ! Vous verrez, mon cher, vous verrez !

SCÈNE VII.

Mario, Jeanne.

MARIO.

Je dois vous sembler ridicule, madame, à force d'être silencieux, gauche, troublé... vous comprendrez...

JEANNE.

Mais non ! vous êtes tout aimable, monsieur, tout aimable ! autant... autant que votre ami, en vérité.

MARIO.

Vous êtes bien bonne !

JEANNE.

... Car il est charmant votre ami !

MARIO.

Je vous remercie !... et n'ai donc pas besoin, comme je voulais le faire, de m'excuser de vous avoir amené un inconnu, tandis que...

JEANNE.

Vous excuser ?... et pourquoi ?

MARIO.

Madame, quand on vient, comme moi, dans le but...

JEANNE.

Quand on vient rendre visite à un vieil ami de son père, monsieur, il est tout simple de lui amener un jeune ami de son père ! (*Un silence.*) Comment trouvez-vous ces fleurs, dites-moi, je vous prie ?

MARIO.

Ravissantes, madame... Il y en a chez moi beaucoup de pareilles. Ces fleurs de liane envahissent mes vieux arbres et mes jeunes arbustes, la gaine des fanes de mon parc en est revêtue ; les sentiers du bosquet en sont obstrués ; la fenêtre d'une chambre... qui était la vôtre... est encadrée, madame, de ces festons de lierre et de ces glycines bleues... Vous en souvenez-vous ?

JEANNE.

Vaguement, monsieur, oui... je m'en souviens... vaguement.

MARIO.

Et vous étiez douce à voir, et je vous le disais, madame, quand

vous apparaissiez au milieu de ces fleurs qui tremblaient à vos mouvements comme aux battement d'aile d'un oiseau.

JEANNE.

Ah ! vous êtes poète, monsieur !

MARIO, *décontenancé.*

Peut-être, madame, peut-être. Aimez-vous les vers ?

JEANNE.

Non ! Cependant dites m'en, des vôtres.

MARIO.

Des miens ?

JEANNE.

Oui !

MARIO.

Mais !...

JEANNE.

Allons ! c'est assez d'être poète ! n'en soyez pas honteux !

MARIO, *résigné.*

Je suis à vos ordres, madame.

JEANNE, *riant.*

Et qu'allez-vous nous dire ? Sera-ce une ode ? un acrostiche ? un sonnet ?

MARIO.

De simples vers, madame, peut-être un sonnet !

JEANNE.

Voyons !

Ils se sont assis. Mario dit ses vers. Jeanne, troublée, émue peu à peu et joyeuse, dissimule à la fin son émotion.

MARIO.

Tu m'apparus, ô toi que j'aime, ô la première !
Tu m'apparus un jour, par un printemps ami,
Dans un cadre joyeux de verdure, parmi
Des glycines d'azur tremblant dans la lumière !

Leurs grappes se mêlaient aux festons d'un vieux lierre
Qui longs et tout pendants te cachaient à demi,
Et tu faisais frémir le feuillage endormi,
Comme un souffle amoureux de brise printanière.

Or, cette vision m'obsède et, chaque fois
Que je vois de ces fleurs pâles, je te revois
Nettement évoquée, ô toi qui me fascines !

Ton souvenir a la saveur de leur parfum,
Ta présence me donne un rêve de glycines,
Et le printemps et toi vous ne faites plus qu'un !

JEANNE.

N'est-ce pas, monsieur, que les vers sont chose difficile ? Les vers sont un langage faux qu'il doit être pénible d'étudier et de parler. C'est bien, très bien, vos vers ! Les vers sont un travail joli à regarder comme une jolie mosaïque ; mais, je vous assure, je ne voudrais pas être celle à qui sont adressées ces paroles, monsieur : vous ne pouvez guère l'aimer, celle-là, puisqu'il vous reste assez d'esprit pour mettre votre cœur en sonnets.

MARIO, à part, tristement.

Elle ne m'aime pas ! (*Haut.*) Si vous détestez les vers, pourquoi donc m'en demander, madame ? (*Riant.*) Vous vous jouez cruellement des poètes et de la poésie !

JEANNE, vivement, debout.

Tiens ! vous êtes étrange ! Prenez-vous donc tant la chose à cœur ! Je ne comprends plus alors ? Je croyais que nous cautions et je m'informais, je questionnais, pour m'instruire... je vous demandais : qu'est-ce qu'un poète ?

MARIO, grave.

Un poète ? — C'est un être double ayant en lui un homme qui souffre et un artiste qui scrute et analyse la souffrance de l'homme pour la dépeindre dans sa vérité. Or, le poète n'en est pas moins malheureux, croyez-moi, au contraire ! car il assiste à son propre drame et, à la fois acteur et spectateur, il se siffle souvent et se raille sans pitié ! Voilà !

JEANNE.

Vous avez dit cela avec un sérieux qui m'étonne, monsieur, et vous riez à présent !

MARIO.

C'est que je suis triste, madame.

JEANNE.

Triste ! Vous riez parce que vous êtes triste ?

MARIO.

Je ne vous apprend sans doute pas, madame, qu'on n'a souvent pour rire que cette seule raison !

JEANNE.

Triste ? Et qu'avez-vous ?

MARIO.

Êtes-vous donc mon amie ?

JEANNE, *légèrement.*

Ne le puis-je pas devenir ?

MARIO.

Eh bien ! J'aime !

Il regarde Jeanne qui ne semble pas s'émouvoir.

JEANNE, *à part.*

Enfin !

MARIO.

J'aime éperdument ! follement !

JEANNE, *à part.*

L'y voici !... L'y voici!

MARIO, *qui ne l'a pas quittée du regard.*

Mais la femme que j'aime ne le saura jamais.

JEANNE, *à part, d'un air de doute.*

Jamais ?

MARIO.

Jamais ! Parce qu'elle ne m'aime point ! et parce que je crois que l'amour doit faire l'homme grand et digne et non petit et ployé aux pieds d'une femme qui se rit de lui !... *(Avec douleur.)*
Je ne lui dirai jamais !...

Il tombe dans une rêverie triste. Il s'est accoudé sur la table. Jeanne s'esquive doucement, pendant qu'il rêve.

JEANNE, *se retirant, à part.*

Nous verrons bien !

Elle sort à gauche.

SCÈNE VIII.

MARIO, *seul.*

Il relève la tête, s'aperçoit que Jeanne n'est plus là.

Ah ! *(Il se lève).* Tout est fini ! Ce rêve ? Déjà ! Elle a certainement trop d'esprit pour n'avoir pas compris. Donc, elle ne m'aime pas ! Il ne me reste plus qu'à m'en aller ! m'en aller ! Oui, je m'en irai ! Certes ! Mais c'est une chose terrible ! Je souffre beaucoup.

SCÈNE IX.

Mario, Laurent arrivant du fond.

MARIO.

Te voilà, Laurent, je m'en vais.

LAURENT.

Tu dis ? Comment dis-tu ?

MARIO.

Je pars.

LAURENT.

Pourquoi ?

MARIO.

Elle ne m'aime pas, Laurent, elle ne m'aime pas !

LAURENT.

Est-ce possible ? Es-tu sûr ?

MARIO.

J'en suis sûr, Laurent, puisque je pars !

LAURENT.

Mais que dira-t-on ? Que dira son père ?

MARIO.

Que m'importe ?

LAURENT.

Tu leur dois cependant un adieu, un mot.

MARIO.

Tu le leur diras pour moi, mon ami !

LAURENT.

Crains-tu donc d'être lâche en restant, Mario ?

MARIO.

Non ! je suis lâche de partir ! Si je restais, vois-tu, ce serait affreux, oui ! Je dis bien : affreux ! de marcher, de causer, de vivre, comme son père, comme elle, comme toi, comme ceux qui n'aiment pas. Tandis que cette flamme me brûlerait ! Tu ne me comprends pas ! Tu ne peux pas comprendre ! Ma tête est lourde ! Je suis fatigué ! C'est donc vrai ! Comment voulait-on

que cela fût possible ! Qu'un père offrît sa fille à un homme qui l'adore, et que cette fille l'aimât ! Est-ce que ces bonheurs existent ! Cela était rose, cela était bleu ! Il fallait certainement des ombres, des ténèbres, des douleurs ! Ah ! ah ! ah ! Je pars, Laurent, je ne puis pas rester ici. J'ai vu là-bas, à l'entrée du hameau, une tonnelle où buvait un paysan. Je vais là. Je vais t'attendre là ! Dis pour moi ce que tu voudras, et me rejoins vite !... à tout à l'heure, Laurent.

Exit Mario par le fond.

SCÈNE X.

LAURENT, *seul.*

Pauvre ami ! Je le plains du profond de mon cœur ! Pauvre amoureux éconduit ! (*Un silence.*) Mais, ma foi, voilà quelques instants que j'y songe ! mon bonheur pourrait sortir de sa peine et, si tu es l'homme que je crois, l'homme que tu dis être, tu ne saurais en souffrir davantage ! Oui... oui... oui... Je ne sais ce qui me dit que je ne suis point étranger au refus de Jeanne !... Elle m'a souri dès notre arrivée. Elle s'est rappelé m'avoir vu ! C'est mon bras qu'elle a pris d'abord ! Ne sont-ce pas là des signes qui concourent à la même affirmation ? Rentrons en nous-même, réfléchissons ! et répondons-nous sans fatuité ? Parbleu ! la chose est claire ! Elle m'aime ! C'est évident ! Quoi de plus sûr ?... et c'est pour moi qu'elle a repoussé mon ami ! en sorte qu'il ne me reste plus qu'à lui parler... j'y cours !... Ah ! pauvre Mario ! pauvre Mario !

Comme il est pour sortir, entre Jeanne, venant de la gauche, un livre à la main et qui affecte de lire attentivement.

SCÈNE XI.
Laurent, Jeanne.

LAURENT, *brusquement.*

Permettez-moi, madame, de vous dire, à présent que je le puis sans manquer à un devoir, un mot qui brûle ma lèvre.

JEANNE.

Elle feint de lire pendant chaque phrase de Laurent et quitte à peine son livre des yeux pour lui répondre.

Eh ! Qu'est-ce, monsieur ? Parlez vite ! un mot qui brûle la lèvre n'est point agréable à garder !

LAURENT.

Madame, je vous aime !

JEANNE, *indécise, puis riant.*

Ah ! ah ! vous êtes galant, monsieur, parfait cavalier ! très galant ! Mais vous vous exagérez vos devoirs, en vérité ! Il n'est point nécessaire d'aller jusqu'à dire ces choses pour plaire à une femme ! (*Elle s'assied.*)

LAURENT, *à part.*

Dieu ! Que voilà une réponse bien tournée ! Elle se défend à ravir ! Défense molle ! pleine de coquetterie ! (*Haut.*) Ce n'est pas une phrase vaine que j'ai prononcée, madame, je vous aime vraiment. Je vous aime, ah ! soyez-en sûre, de toutes les forces de mon âme et de ma jeunesse... je vous aime... comme on aime enfin ! et je veux, si vous le permettez, madame, demander à votre père s'il consent à m'accorder le bonheur de devenir votre époux ?

JEANNE, *qui a lu pendant qu'il parlait.*

Savez-vous, je vous prie, monsieur, ce qu'est devenu votre ami, et ne s'est-il pas égaré dans les détours du jardin ?

LAURENT, *à part.*

Charmante indifférence, adorablement jouée ! (*Haut, avec éclat.*) Mon ami, madame ? Mario ? Eh ! si je vous parle, c'est qu'il est loin d'ici, à cette heure ! Si je laisse éclater l'ardeur d'un amour comprimé jusqu'à présent c'est que je sais que le sien est repoussé ! J'ai accompagné Mario jusqu'à vous, madame, pour vous offrir mon cœur, si le sien n'était point agréé.

JEANNE, *même jeu.*

Votre ami, dites-vous ?

LAURENT, *à part.*

Elle ne m'écoute donc pas ? (*Haut.*) Ah ! madame, il est parti comme on peut faire quand on est repoussé de vous. Il s'en est allé le cœur rongé d'un immense amour et je comprends quelles doivent être ses tortures ! Il est fier, Mario ! Il ne se met point à genoux devant la femme aimée, et il a fui rapide, sans même regarder derrière lui, de peur d'en être réduit à se jeter inutilement à vos pieds, en suppliant !

Il tombe aux pieds de la jeune femme.

JEANNE.

Parti ! parti ! Mario est parti ! Ah ! que je suis malheureuse ! Je l'aime, moi !

Elle tombe assise sur un banc, la tête entre ses mains, puis ses bras s'affaissent. Elle est évanouie.

LAURENT, à genoux.

Triple sot que je suis ! Quelle grotesque figure je fais là ! Ciel juste ! (*Se relevant.*) Elle est évanouie, heureusement pour moi ! Voici une scène étonnante ! Ô cœur des femmes ! que d'inconnu dans tes replis ! Un évanouissement dans pareil cas est sans danger ! Celui-ci est réparateur ! Mais que me reste-t-il à faire dans ce cas ridicule ? Ma foi ! attaquons de front la situation. Le seul moyen de me tirer d'affaire avec honneur et le seul moyen de faire à la belle endormie un réveil agréable, c'est d'aller quérir Mario ! Les fous ! Ils seront heureux ! Moi j'ai fait mon devoir... c'est-à-dire que j'ai fait une sottise ! Je cours sous la tonnelle, à l'entrée du hameau, avertir Mario de tout ce qui se passe !

Exit Laurent par le fond.

SCÈNE XII.

JEANNE, seule, se réveillant.
Elle se lève et marche avec agitation.

Mario ! Mario ! Où est-il ? Ce serait une chose affreuse qu'il fût parti ! (*Mario apparaît et, apercevant Jeanne, se retire brusquement, non sans un apparent regret. Jeanne ne l'a pas vu.*) Pourquoi ai-je été si folle ? si moqueuse ? Il m'a trouvée méchante. Il a eu raison !... Pourquoi ai-je été hautaine, et pourquoi a-t-il été orgueilleux ? Pourquoi n'avoir pas eu la franchise de notre amour ? C'est moi qui ai causé tout le mal ! Insensée ! Que faire, à présent ? (*Un silence.*) Ah ! il n'est pas parti ! je l'aperçois là-bas ! Il m'aime donc beaucoup ! Eh bien ! il faut qu'il me répète son amour ! Rien n'est perdu ! Pourvu

que mon père ne revienne pas avant ! avec ce Laurent ! Oui, il faut qu'il me dise qu'il m'aime ! et je lui répondrai que j'en suis heureuse ! Et il ne partira pas ! Mais il faut que cela se fasse avant le retour de mon père... Il ne faut pas que Mario sache par son ami ! Non ! Cela me déplairait ! Plutôt le lui dire moi-même, pour expier mon tort ! (*Regardant du côté où elle avait vu Mario.*) Eh ! bien ? Il ne venait donc pas par ici !... Il m'aura aperçue et il me fuit ! Malheureuse !

Mario entre d'un côté opposé à celui où elle regarde. Elle se retourne au bruit et retient un cri.

SCÈNE XIII. Jeanne, Mario.

JEANNE.

Vous n'êtes point parti, monsieur ! On m'avait dit...

MARIO.

On vous avait dit ?

JEANNE.

Qu'une subite décision... Je ne sais quelle bizarrerie d'humeur.

MARIO.

Cela est vrai, madame ; mais je n'ai pu partir sans vous dire adieu... (*mouvement de Jeanne*)... à vous, madame, et à votre père. Je partirai tout à l'heure, dès que j'aurai serré la main du comte. Savez-vous où est le comte, madame ? Je le cherche pour prendre congé... je l'ai cherché vainement dans les allées du jardin.

JEANNE.

Je le crois bien ! Ces allées sombres se croisent et s'enchevêtrent à l'infini. C'est un vrai labyrinthe, assez plaisant, n'est-ce pas ? Une vraie forêt vierge, moins les bêtes fauves !

MARIO.

Oui, et pour moi, j'adore ces taillis humides, ces profondeurs muettes et frémissantes, ces taches de soleil, à terre, dans les massifs d'arbres, qu'efface parfois l'ombre d'un oiseau allant d'une branche à l'autre, ces mystères de feuillages emmêlés, toutes ces choses qu'on ne trouve pas d'ordinaire dans les jardins, la sauvagerie enfin des solitudes les plus profondes. (*Apercevant le comte.*) Voici le comte, madame, je vais lui expliquer...

JEANNE, *à part.*

S'il allait nous quitter, pourtant ! Il ne le faut pas !

SCÈNE XIV.

Jeanne, Mario, le comte essoufflé arrivant de la gauche.

MARIO.

Comte !...

JEANNE, *vivement.*

Mon père !...

LE COMTE.

Permettez ! Vous me conterez cela tout à l'heure ! Figurez-vous que tantôt, comme je me promenais avec Laurent (nous

marchions, il est vrai, un peu éloignés l'un de l'autre, comme d'ici là) dans le petit bois, tout à coup, je le perds de vue ! Je cours... plus personne ! J'appelle... personne !... Où peut-il être ? Fi ! Égarer son hôte, c'est mal !

JEANNE, *étourdimement.*

Je l'ai vu tout à l'heure disparaître au fond de cette allée, mon père !

LE COMTE, *ravi.*

Ah ! J'y cours ! je m'entête à le rattraper moi-même ! Allons, mes vieilles jambes, en avant !

Il sort en courant par le fond.

SCÈNE XV. Jeanne, Mario.

JEANNE, *à Mario étonné.*

Vous lui direz adieu tout à l'heure... (*Mario se met à examiner, la tête levée, le feuillage et les fleurs du treillis.*) Ces fleurs vous plaisent donc bien ?

MARIO.

Les glycines et ces fleurs bleues, et celles-ci, toutes blanches, sont ravissantes, madame.

JEANNE.

Vous admirez longtemps, monsieur.

MARIO.

Il est des beautés qu'on ne se lasse pas de contempler, madame.

JEANNE.

L'insolent ! Il ne me regarde seulement pas !... ces fleurs ont votre cœur ?

MARIO.

Oh ! mon cœur !...

JEANNE.

Quoi ? Ne disiez-vous pas, il y a peu d'instant, en vers exquis....

MARIO.

Fiction de poète !

JEANNE.

Je ne peux pourtant pas lui faire une déclaration !... Dieu ! encore mon père !

128

SCÈNE XVI.

Jeanne, Mario, le comte.

MARIO.

Comte !

JEANNE.

Mon père !

LE COMTE.

Non, mes enfants, je ne l'ai pas rattrapé encore ! Cependant j'ai failli l'atteindre !... il rentrait dans la grande allée, par le grand portail, venant je ne sais d'où ! Bon ! Il se met à courir, cherchant des yeux à droite, à gauche, me cherchant peut-être... je viens

de l'entrevoir à présent de ce côté... je l'arrête, je l'amène, et nous dînons. (*Il disparaît en disant :*) Est-ce assez absurde une course pareille ! C'est égal, j'ai vingt ans !

Il sort par le fond.

SCÈNE XVII.

Jeanne, Mario.

JEANNE, *avec une anxiété croissante durant toute la scène.*

Voyons, monsieur, en attendant mon père, redites-moi, je vous prie, ces vers de tout à l'heure.

MARIO.

Ne vous moquez pas plus longtemps, de grâce !

JEANNE.

Je ne me moque point, redites-moi ces vers, je vous prie, ils m'ont plu !

MARIO.

Eh ! quoi ! ne disiez-vous pas tout à l'heure...

JEANNE.

Tout à l'heure, en effet, j'ai pu dire... tandis que maintenant...

MARIO.

Maintenant...

JEANNE, *impatiente.*

Vous voyez bien que maintenant je ne dis plus la même chose ! (*Mario s'incline.*)

129

LA VOIX DU COMTE, *dans la coulisse.*

Laurent ! Laurent ! par ici ! Venez donc par ici ! du côté de la maison. Si vous ne la voyez pas, grimpez sur un arbre ! Venez du côté de ma voix ! Vous nous trouverez tous par ici !

JEANNE, *avec décision.*

Monsieur ! À qui sont adressés ces vers de tout à l'heure ? Ne m'avez-vous pas dit...

MARIO.

Je n'ai pas dit... madame ?

JEANNE.

Mais si ! vous avez dit !...

MARIO.

Je n'ai rien dit, madame ?

JEANNE.

Dites-le donc, alors ! vous brûlez de le dire ! Vous brûlez de me le dire !

MARIO.

Quoi donc, madame ?

JEANNE.

Qu'ils sont pour moi, qu'ils sont à moi ! et que vous m'aimez !

MARIO.

Madame !

JEANNE.

C'est juste ! vous êtes étonné !... Il faut que je vous explique ! Vous m'aimez, Mario ! vous êtes venu pour me le dire... Moi,

j'ai feint de ne pas vous écouter pour vous entendre plus longtemps ! Votre fierté s'est révoltée : vous avez résolu de partir. J'ai eu peur, tellement, que j'ai eu la force de vous parler ! Ce que je vous dis là vous semble hardi, n'est-ce pas ? Je tremble encore de la peur que j'ai eue de vous perdre ! Nous étions fous ! Mario ! et imprudents ! Ne me regardez pas ainsi ! vous me troublez ! Parlez-moi... ne restez pas ainsi muet à me regarder fixement ! Oh ! mais ! parlez-moi ! parlez-moi ! Mario ! (*Comme fascinée.*) Mario ; je vous aime !

MARIO, *dans les bras de Jeanne.*

Ah ! je suis bien heureux ! Les grands bonheurs se taisent !

Ils se regardent longuement dans une extase silencieuse. On entend s'approcher la voix du comte.

LA VOIX DU COMTE.

Oui, mon jeune ami, c'est toujours la même histoire, toujours la même vie ! Et, tenez ! l'amour, par exemple, ne ressemble-t-il pas à ce jardin aux allées compliquées ?...

SCÈNE XVIII.

Mario, Jeanne, le comte, Laurent.

Le comte et Laurent s'arrêtent dès leur entrée. Le comte poursuit son idée et Laurent l'écoute ; ni l'un ni l'autre ne voient le couple des amoureux.

LE COMTE, *poursuivant.*

On se perd d'abord et puis on se cherche beaucoup, sans se trouver, souvent ! L'un va à gauche, l'autre à droite ! Quand il serait si simple de prendre par hasard la même allée et, dès

qu'on s'est rencontré, de se donner la main, et de ne plus se lâcher !... (*Saisissant Laurent au collet.*) Je ne vous lâche plus !

LAURENT, *brusquement réveillé de son attention.*

Tiens ! Mario ! Mario est ici !

LE COMTE.

Où diable vouliez-vous qu'il fût ?

Dominique AMANN**Directeur de la publication d'*Aicardiana***

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet jean-aicard.com qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre résidant de l'académie du Var (30^e fauteuil).